

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsqu'il était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 562—SAMEDI, 9 FEVRIER 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MARÉCHAL CANROBERT, DÉCÉDÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 FEVRIER 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Nouveau feuilleton.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.
—Causerie, par S. C. Viney. — Revue de journaux.—
Carnet du *Monde Illustré*.—Biographie et bibliographie
(avec portrait) : Amédée Denault, par E. Z. Massicotte.
—Nouvelle inédite : Exilé par lettre de cachet, par Régis Roy.—Le destin (avec gravures), par Arthur Arc.—
Les merveilles de l'architecture (avec gravure), par P. Colonnier.—Un conseil par semaine.—Poésie : Le doigt de la femme, par Victor Hugo.—Le carnaval à Ottawa.—
Le langage de la neige, par Henriette Bezançon.—
Primes du mois de décembre : Liste des numéros gagnants.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—
Jeux et récréations.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portrait du maréchal Canrobert.—Les fêtes du Carnaval à Ottawa : Arc de triomphe Mckenzie ; Le palais de glace (côté sud) ; Arc de la rue Lyon ; Arc de triomphe à Hull.—Portrait de M. Amédée Denault.—Le Louvre.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Dans son numéro de la semaine prochaine, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un grand roman, par Xavier de Montépin, intitulé :

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

C'est un de ces romans mouvementés et dramatiques comme sait les charpenter d'une main savante l'auteur si populaire du *Médecin des Folles*, du *Fiacre n° 13*, de la *Porteuse de Pain*, etc., etc.

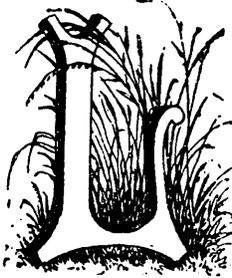
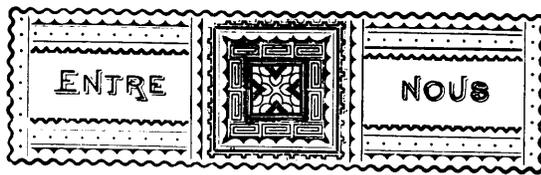
L'action émouvante de LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE commence aux heures sombres de l'Année terrible pour finir à Paris, de nos jours.

Au milieu des péripéties les plus variées et les plus imprévues, passent des personnages originaux de toute nature et de gracieuses et touchantes figures de femmes. Jeanne Rivat, Rose et Marie-Blanche feront couler bien des larmes, tandis que des caractères inoubliables de grandeur, de charité, de dévouement, commanderont l'admiration.

Nous pouvons prédire, à coup sûr, un succès retentissant à

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

Ce roman sera superbement illustré.



E dernier des maréchaux de France, Canrobert, dont nous publions aujourd'hui le portrait, vient de mourir.

L'événement est assez important et l'homme avait une telle valeur qu'il est utile d'en parler dans un *Entre-Nous*.

Maréchal de France !

Ceux qui ont été élevés dans notre vieille mère-patrie peuvent seuls comprendre tout ce que ce mot renferme de choses. Il semble, en l'entendant, que c'est la Patrie qui passe, quelque chose de tellement grand et de si militairement vrai, que l'on croit voir l'histoire se dérouler devant nous et surtout cette épopée républicaine et impériale si étrange, si phénoménale dans son abandon de héros et de hauts faits d'armes, qu'on se demande parfois s'il est bien vrai qu'elle a pu exister.

Berthier, Moncey, Masséna, Murat, Jourdan, Angereau, Bernadotte, Brune, Mortier, Lannes, Soult, Ney, Davout, Kellermann, Lefebvre, Serrurier, McDonald, etc., etc., n'est-ce pas que ces noms retentissent comme un bruit de batailles, un choc d'armées, un écrasement de peuples, un chant de victoire mêlé de hurlements de blessés et de mourants !!!

Ces hommes qui ont battu l'Europe, l'ont parcourue en toussens suivis de nations armées, ces êtres presque surhumains auxquels la Grèce et Rome auraient rendu les honneurs de la divinité, ces soldats prodigieux ont existé, ils ont vécu et sont morts en laissant leur trace immortelle !!

Ceci est de notre siècle !

** La première fois que j'ai vu un maréchal de France, j'étais au collège.

Un matin, on nous donna l'ordre de nous mettre en grande tenue, cette tenue si militaire des lycées et collèges de France et, après le déjeuner enlevé à la hâte—on n'avait pas faim, ce jour là—on nous fit ranger tous dans la cour d'honneur.

Le maréchal Vaillant allait nous passer en revue.

A cette époque, la France retentissait encore des chants de joie de la prise de Sébastopol et nous, bambins de dix ans ne voyions dans tout général qu'un victorieux et dans un maréchal presque un demi-dieu.

Nous ne savions pas, alors !

Nous savions une chose, pourtant, c'est que le maréchal Vaillant avait été élevé à l'école de l'autre, le grand empereur à qui l'on pardonnait tout pour ne se souvenir que de son génie, et que celui qui allait nous passer en revue avait assisté, avant notre naissance, à tant de combats, que les citer serait faire l'histoire de plus d'un demi-siècle.

** La grande porte s'ouvre... voici le maréchal.

Dans son uniforme surchargé de broderies d'or, accompagné d'un aide de camp et de toutes les autorités municipales qui faisaient piètre figure à côté du soldat, le voici...

Ceci est un maréchal de France !

Et c'est tout ce que nous pouvions nous dire mentalement, étonnés, pétrifiés à la vue de notre visiteur.

Ce qui se passe, je n'en sais absolument rien, il me semble, on nous dit plus tard qu'il nous avait parlé, mais ce qu'il nous dit est lettre morte pour moi.

Pourquoi l'écouter, du reste ?

Son uniforme ne disait-il pas tout, ce grand uniforme n'était-il pas la preuve du devoir accompli, de la bravoure, de l'honneur, du dévouement à la Patrie, cela ne suffisait-il pas ?

Nous ne pouvions comprendre autre chose dans notre candeur, dans notre bonté naïve d'enfants, et vraiment, quand j'y pense, je regrette de ne pas toujours avoir gardé ces belles idées d'autrefois.

Mais, alors, personne ne savait ce qu'il adviendrait d'un Bazaine !

** Canrobert est donc le 324e et dernier maréchal de France qui vient de mourir.

Le premier fut Alberic Clément 1er, seigneur de Metz, élevé à cette dignité en 1185.

** Et depuis lors, depuis ce douzième siècle, que de vaillants soldats se sont illustrés au service de la France, que de faits de guerre ont fait honneur à notre ancienne Patrie, à cette France, qui est devenue la fille aînée de Dieu.

Je ne fais pas de dictionnaire, pas de bibliographie, et par conséquent, n'ai pas à faire l'histoire de nos vaillants maréchaux de France.

Celui qui vient de mourir était un brave soldat, et nos amis les Anglais se souviennent de lui.

S'il a hésité un instant devant le sacrifice de dix mille hommes qu'il fallait faire pour prendre Sébastopol, il ne faut pas trop lui en vouloir ; il aimait tant ses soldats qu'il n'a pas cru devoir en agir ainsi et qu'il a préféré céder la place à Pellissier, plus tard duc de Malakoff.

Vous souvenez-vous de la belle conduite de Canrobert sous Metz, alors qu'il était sous les ordres de Bazaine—puisqu'il faut le nommer encore—et plus tard, de sa déposition devant le conseil de guerre, présidé par le duc d'Aumale, quand l'homme de Metz fut condamné à mort.

Quel homme, quel général ! ! que ce Canrobert !

Il est mort, mais, de cette mort jaillit tant de souvenirs de poudre, de mitraille et de victoires qu'il nous faut nous incliner et saluer ce cercueil qui passe.

** En même temps que ce soldat descendait dans la tombe, près de quatre cents personnes mouraient en mer, par suite d'une collision.

L'*Elbe*, navire allemand, était abordé dans la mer du Nord, par un vapeur anglais.

Certes, les Anglais ont une réputation de marins expérimentés, mais il faut avouer qu'ils sont parfois d'une imprudence ou d'une témérité,—pour ne pas dire plus,—qui est voisine de l'incapacité.

Aborder un navire en pleine nuit et en temps de paix, est chose facile, mais être en face du désastre qu'on a causé et s'en aller tranquillement sans s'occuper des naufragés, est se conduire d'une manière si louche, qu'il est nécessaire que la lumière se fasse sur cette affaire.

On ne tue pas tant de femmes et d'enfants sans en supporter les conséquences.

Espérons qu'on arrivera à élucider les faits.

** La convulsion qui a agité notre population pauvre de Montréal vient de finir.

Tant mieux ! vous verrez que si tout le monde y met du sien, tout ira bien.

LÉON LEDIEU.



CAUSERIE



Il est parmi nous une classe de gens devant laquelle je m'incline, quoique plusieurs la regardent avec mépris, ou du moins avec la plus grande indifférence. Le plus souvent dédaignée, on la verra tout à coup idole d'un peuple enthousiaste, couronnée de fleurs et acclamée par la foule. Pour elle on n'aura pas trop de fêtes ; pour chanter ses actions les poètes chanteront leurs hymnes de victoire ; la croix signe de courage brillera sur la poitrine de ses membres ; la foule se portera en masse pour les voir passer ; sur leur passage, à leur départ, des larmes nombreuses seront versées ; mais deux jours après, vous verrez ces mêmes personnes la veille si enthousiastes, si exaltées, se retourner avec une sorte de dédain, de mépris à la vue d'un *habit rouge*, car c'est bien des soldats que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Vous êtes-vous jamais demandé, vous qui lisez ces lignes, ce que c'est que la vie militaire et ce que c'est qu'un soldat ? Croyez-moi, lecteur, et vous charmante lectrice, n'allez pas rire lorsque je vous dirai qu'à la fin de notre beau dix-neuvième siècle, de ce siècle de lumière, bien des gens sont encore loin de se douter qu'un soldat c'est un homme.

Il n'y a pas encore un an, mes devoirs m'appelèrent dans une petite ville tout près de Montréal. Un collège classique, une école de frères et une couple de couvents déversent sans cesse les flots bénis de la science sur cette ville privilégiée. Cependant les efforts réunis et constants de tant de professeurs dévoués n'ont pas encore réussi à chasser complètement les ténèbres de l'ignorance et de la superstition dans lesquelles vivent encore un certain nombre de personnes.

Depuis plusieurs jours je me pensionnais dans un hôtel tout près de l'église, lorsqu'un bon soir arrive une vieille, une de ces bonnes vieilles... Elle avait entendu dire qu'il y avait un soldat dans la place, et elle voulait voir ça. Comme elle était à parler, j'arrive. Elle me regarde avec quelque surprise et continue de parler. Lorsque je fus sorti :

—C'est lui notre soldat, lui dit ma maîtresse de pension.

—Ça, dit-elle, c'est pas un soldat, ça, c'est du monde...

Candide enfant ! Elle ne s'en était jamais doutée...

Je vous ai cité, lecteurs, un exemple entre mille. Ne voyons-nous pas chaque jour des gens qui se trouveraient vraiment offensés si on leur disait que dans tel soldat ou officier qui passe ils ont un égal et même un supérieur. Je ne parle pas pour ces gens dont l'esprit éclairé ne s'arrête pas à la bassesse du parti pris et de la sottise présomption, mais je parle pour le grand nombre de faits pour qui l'habit fait le moine et qui se croiraient déshonorés d'avoir un soldat dans leur famille, que dis-je... dans leur maison.

Mais quand on y pense sérieusement, qu'y a-t-il de plus noble que le soldat ? Qu'est-ce en effet que le soldat ? Le soldat, c'est l'homme de dévouement et de sacrifice par excellence. Martyr du devoir et de l'obéissance, vous le voyez la tête haute, le cœur chaud, verser son sang où le devoir l'appelle. Et si dans ces dernières années nos soldats n'ont pas pu verser leur sang pour la patrie, si la paix semble

endormir leur courage, est-ce à dire que le soldat d'aujourd'hui n'a pas droit au même respect que celui que vous avez rencontré sur le champ de bataille ? Que la révolte éclate, demandez-nous, aux frontières, et alors vous verrez cet homme que vous méprisiez hier se livrer, l'arme au poing, le courage au cœur pour aller défendre votre foyer, votre femme, vos enfants menacés de l'outrage, de la mort. Vous verrez cet habit rouge pour lequel vous avez tant d'indifférence et de mépris, vous le verrez, dis-je, couvert d'un sang plus rouge et plus vif tomber dans la mêlée pour servir de remparts à vos propriétés, à son pays. Oui, je le répète, la profession de soldat est la profession la plus noble, et devant cet homme chacun devrait se découvrir.

Voyez ce jeune homme, l'orgueil de son père. Estimé de ses concitoyens, aimée de ses voisins, la joie de la famille, libre de ses actions il est presque le maître chez lui. Tout à coup, une idée lui vient, une voix lui parle. Laisse là parents, amis, la patrie a besoin de tes services. Docile à la voix, le jeune homme se lève, il dit adieu à ses amis, il embrasse ce père, cette mère chérie dont les larmes ne peuvent le retenir, et pendant de longues années, lui, habitué aux douceurs de la famille, il s'en va vivre de la dure vie des champs. N'est-ce pas que cet homme est bien autant que celui qui travaille tranquillement son petit lopin de terre ou qui, comptant sur les écus de son père s'amuse à rouler une cigarette en lorgnant les passants ?

Mais me direz-vous peut-être, vous ne nous montrez-là que le beau côté de la médaille, mais laissez nous voir aussi le revers. Les soldats sont généralement des ivrognes, tapageurs, jureurs, etc., comment voulez-vous que nous recevions dans nos maisons, dans nos familles des gens semblables ?—Pas trop vite, s'il vous plaît, et avant de répéter comme le perroquet ce que vous avez entendu dire, prenez la peine d'étudier la chose un peu par vous-même. Et que celui qui est, je ne dirai pas innocent, mais moins coupable, lui jette la première pierre.

Je connais de très bonnes familles, je dirai même de haute classe, chez qui les soldats ont leurs entrées aussi bien que d'autres jeunes gens de la vie civile. Je ne prétend pas dire que dans ces familles, tout soldat ait entrée libre par cela même qu'il est soldat, mais son habit rouge n'est pas une objection à son admission. Demandez à ces familles si jamais elles ont eu à regretter d'avoir admis un militaire dans leur société.

Non, lecteur, et vous, aimable lectrice, ne l'oubliez pas, les militaires sont des gens de devoir et de travail, et le travail n'a jamais déshonoré personne. Allons, au commencement de cette nouvelle année, montrez un peu de bonne volonté, et comme étrennes à la patrie dont nous sommes tous les enfants, que votre bienveillance envers les militaires en fasse non pas des esclaves qui doivent baisser la tête devant vous, mais des citoyens respectables et heureux de se sentir vivre au milieu de leurs frères. Avant longtemps vous verrez que votre bonne œuvre aura porté des fruits, et ces gens que vous repoussez aujourd'hui, heureux et fiers de l'accueillir bienveillant que vous leur ferez, s'efforceront de toute manière de s'en rendre dignes.

S. C. VINCY.

Légendes et coutumes ont la vie dure quand elles ont pour elles les femmes et les enfants.—G.-M. VALTOUR.

C'est une chose moins facile qu'on ne croit de n'avoir pas d'opinion.—CHALLEMEL-LE-COURS.

REVUES ET JOURNAUX

Des publications nouvelles nous arrivent de partout. Nous saluons avec plaisir leur apparition et leur souhaitons longue vie et prospérité.

Nous avons reçu :

Le Journal du Peuple, journal hebdomadaire serio-comique. Le rédacteur de cette feuille est Jean des Erables, pseudonyme sous lequel se cache un journaliste très connu, que nous ne nommerons pas, connaissant sa modestie.

Le Passe-Temps, journal devant s'occuper de littérature, musique, théâtre, sport et modes. Le premier numéro, très bien fait, contient entre autres choses une photogravure et une bonne biographie de M. Guillaume Couture et trois pages de musique pour piano.

Bulletin des recherches historiques, organe de la Société des Etudes Historiques. C'est un recueil de notes et documents de tous genres, publié à seize pages in-8, par M. P.-G. Roy, Lévis.

La Quinzaine, grande revue catholique, bimensuel, publiée à Paris. Le numéro 5, que nous avons sous les yeux, contient une grande quantité de lettres, formant différents articles ; une étude sur les *Taureaux et Toréadors*, une *Fable*, par Villefranche, etc.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le conseil municipal de Longueuil a offert aux zélés de l'œuvre du monument Chénier le square Hurteau, pour y élever ce monument. Le vote s'est fait à l'unanimité.

* *

Nous accusons réception de la nouvelle brochure publiée par M. Chapman, ayant pour titre : *Deux Copains*, et éditée par la maison Léger Brousseau, de Québec. Remerciement sincères.

* *

On annonce de Québec que le juge Chauveau est parti, vendredi, 1er février, avec Mme Chauveau, pour un long voyage d'agrément. Ils visiteront l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Ils seront quelques mois absents.

* *

Le premier décès à l'hospice Auclair, de Montréal, est celui d'un vieillard de cent ans moins quinze jours, nommé Antoine Dubé. Le défunt était né à Saint-Gervais, et est décédé le 30 janvier.

* *

Toute la partie commerciale de Coaticook est devenue la proie des flammes, le 31 du mois écoulé. De deux à six heures du matin, l'incendie a fait rage, faisant des ravages énormes. Heureusement, les pertes sont couvertes en partie par les assurances.

* *

Une dépêche annonce que les Japonais se sont emparés de Wei-Hai-Wei, le port fortifié qui, avec Port-Arthur, était le boulevard maritime de la Chine. C'est une prise fort importante, car la ville était excessivement fortifiée, armée de puissants canons et défendue par un certain nombre de forteresses.

* *

On annonce la mort d'un citoyen bien connu de Québec, le major Herménégilde Roy, commandant de la batterie d'artillerie de garnison de cette ville, et employé au département du Registraire. M. Roy a succombé le 31 janvier, à 2 heures, à la maladie qui le minait depuis longtemps.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—A. F., Montréal.—Votre poésie sera prochainement publiée.

J. B. A. A., Saint-Denis.—Votre fable paraîtra bientôt. Il sera fait, pour le reste, suivant votre désir.

J. E. R., Québec.—Impossible de publier votre essai de versification. Il pêche trop contre les règles.

Karoli.—Votre dernier envoi sera livré à l'impression dans un court délai.



AMÉDÉE DENAULT

BIOGRAPHIE ET BIBLIOGRAPHIE

AMÉDÉE DENAULT

Lucurs d'aurore, ébauches de poésies, par Amédée Denault, vol. avec portrait, 50c, chez : Cadieux & Derome, et Granger Frères, rue Notre-Dame, ou Dumont, rue Ste-Catherine, libraires.

I



AMAIS, peut-être, en ce pays, une génération n'a produit spontanément autant d'écrivains, plusieurs bons, plusieurs mauvais, mais qu'importe, le nombre est là.

Le réveil des jeunes, que j'annonçais il y a quatre ou cinq ans, est bel et bien un fait accompli. Notre maître Fréchette a créé un mouvement littéraire indiscutable, qui s'est accentué chaque jour, depuis. Par lui, nos âmes ont pris leur essor vers les régions mélodieuses.

C'est qu'il a démontré à tous qu'on peut être apprécié ailleurs qu'en notre pays, où l'on ne s'occupe guère des muses, et cela a provoqué l'émulation.

Emportés sur les ailes de leur imagination, les nouveaux venus avaient maintenant un but. Chacun croyait et sans doute croit encore pouvoir, un jour, ceindre son front de la couronne du vainqueur.

La route est longue et abrupte pour arriver au temple de la Renommée, et, si vos pieds saignent déjà, adolescents de la vaillante phalange, ne vous découragez pas. Songez que vos frères vous contemplant avec orgueil, songez que c'est pour votre honneur, pour l'honneur de votre pays, pour l'honneur de l'art que vous endurez ces souffrances. *Sursum Corda!* Vous marchez, soutenus par une illusion qui pourrait se changer en réalité. Dans tous les cas, nous respectons cette illusion, elle sera profitable à notre littérature.

Denault fait partie de cette pléiade de jeunes, du milieu de laquelle sortiront les bons travailleurs de l'avenir.

II

Celui qui a écrit dans le MONDE ILLUSTRÉ, si souvent, sous les pseudonymes de Jules Saint-Elme et de Frid-Olin, compte parmi nos lecteurs beaucoup d'admirateurs.

Ils seront surpris lorsque je leur aurai dit que le poète qu'ils ont appris à aimer, depuis longtemps déjà, est à peine dans sa vingt-quatrième année. Mais, l'âge ne fait rien en poésie, puisqu'on naît poète et qu'on ne le devient pas.

Denault est donc né en 1870, le 14 septembre, à Saint-Timothée, comté de Beauharnois, dont son frère utérin, M. Bergeron, est le représentant au parlement fédéral.

Au collège de Montréal, il travailla ferme et mérita la médaille si recherchée du gouverneur-général.

Durant son cours, il rima.

Le souffle inspirateur commençait à se faire sentir.

Rentré dans le monde il devint étudiant en droit, mais la littérature avait pour lui des attraits supérieurs. Il lui consacra presque tout son temps.

III

C'est à l'Université Laval que je le connus. Denault était fluët, d'une activité fébrile, catholique à l'excès, n'admirant que Lamartine parmi les poètes du siècle, d'une brusquerie, d'un entêtement poussés à l'extrême limite.

Et moi, j'étais lourd, modestement religieux, ne jurant que par Gauthier, Beaudelaire, Verlaine, et les décadents, puis, conciliant sans exagération. Malgré nos dissemblances, nous nous liâmes d'amitié. Il était poète, cela me suffisait, car je les aime, sous quelque drapeau qu'ils se rallient, et, celui-là cachait sous une enveloppe trompeuse, les qualités qui dis-

tinguent les vrais disciples d'Apollon. Il pouvait s'écrier avec Banville :

Une larme du cœur est pour nous un trésor,
Notre âme en pleurs s'éveille au parfum d'une rose
Et tressaille au zéphyr où passe un chant de cor.

Bientôt, je le connus mieux et je fus ravi de ma nouvelle connaissance. Je crus voir en lui du talent, non ordinaire.

Sans nier aux autres des qualités incontestables, sans vouloir faire baisser d'un cran ses compagnons ; les Chevrier, les Poitras, les Ferland, les Beaulieu, tous ouvriers de la dernière heure, qui martèlent bien le vers, je me sens prêt à accorder un peu plus à Denault. Est-ce à tort ? Je ne puis décider, tout en sachant, que parmi des poètes de même valeur, il s'en trouve qui nous plaisent mieux les uns que les autres et nous sommes disposés à les placer plus haut, sans raison autre qu'une compréhension plus grande de leurs idées.

Toutefois, il doit prendre rang parmi les meilleurs, surtout à cause de ses dernières poésies, où l'inspiration a de belles et de larges envolées.

IV

Il s'est proclamé de l'école lamartinienne, parce que Lamartine fut son dieu littéraire. Cela ne suffit pas pour être d'une école et rien ne l'indique dans sa poésie. Lamartine, qui que maître sublime, a chanté en un genre qui est né et mort avec lui. Ses élèves n'ont été que de pâles imitateurs. C'est probablement ce qui explique le manque de vitalité qui se rencontre dans les premiers vers de Denault.

Par la suite, et visiblement, il a subi—peut-être même à son insu—l'influence de cette admirable école parnassienne, qui a fait de vers cette chose si artistiquement ciselée, si frêle et pourtant si forte, désespoir de l'inhabile ouvrier qui ne sait plier la matière au gré de son caprice. Il chercha le rythme berceur, il voulut—oh ! mais timidement et sans se l'avouer—la musique des mots. Il comprit cette vérité de Banville : "La poésie est à la fois, Musique, Statuaire, Peinture, Eloquence ; elle doit charmer l'oreille, enchanter l'esprit, représenter les sons, imiter les couleurs, rendre les objets visibles."

Après cette époque, son talent inné, débarrassé des liens qui l'étouffaient, s'est développé rapidement. Quand, aujourd'hui, je lis son vers, l'émotion me gagne, sa pensée s'empare de moi, et, en sa compagnie, je voyage au pays du rêve, au pays des muses.

Ce qui le distingue des autres jeunes, c'est que sa versification est moins souvent imparfaite, presque toujours ses rimes sont d'une belle richesse, ses mots choisis. Ses images ont cette grâce calme produisant l'effet d'une douce vision rose, parant l'idée d'un subtil et coquet vêtement. Le fond est en accord parfait avec la facture. Il suit le précepte de Fuster :

... Que votre pensée asservissant la rime
Fasse obéir les mots à grands coups d'épéron.

Qu'on me pardonne si je suis élogieux, je pense ce que je dis et je tâche de rester dans les bornes de la vérité.

V

Pour moi, ses poésies que j'aime sont celles où il nous chante son Dieu, sont celles où il clame ses cris d'amour. Dieu ! l'amour ! thèmes éternels qui toujours inspireront.

Rien ne vaut mieux pour appuyer son dire que des citations. Je vais en donner quelques-unes.

Je prends d'abord *Crois en Dieu* qui fut couronné au concours de l'Académie Littéraire et Musicale de France :

Crois en Dieu : si ton âme en proie à la souffrance,
Envie à l'Immortel les temps de l'avenir ;
Crois en Dieu : dans ton cœur renaitra l'espérance
Et tu ne craindras plus cette mortelle transe.
Aux jours du souvenir !

Crois en Dieu : si tu sens courir par tout ton être
Ce frisson de l'orgueil dont meurent les humains ;
Crois en Dieu : sa bonté te fera reconnaître
Que la plus pure gloire est encore de n'être
Que l'œuvre de ses mains !

Crois en Dieu : tu pourras entendre le langage
Que tient le Crucifix au monde racheté.
Ouvre large ton cœur au feu qui s'en dégage :
Croire ! aimer ! espérer ! il n'est point d'autre gage
De l'immortalité !

Maintenant, admirez comment il débute
dans ses *Strophes à l'affectueuse* :

Chère ! j'ai ton cœur : enfin tu me donnes
Ce loyal amour que je désirais ;
Enfin tu comprends, enfin tu pardones
Les brûlants aveux que je soupirais ;
Et tu t'abandonnes
A mes vœux discrets !

Puisque j'ai dompté ton indifférence,
Que ton œil aimé me sacre vainqueur
Oubliions, un jour au moins, la souffrance,
La main dans la main, chantons à plein cœur
L'hymne d'espérance
Au rythme moqueur !

Et moi j'ai longtemps cherché par le monde
Une âme à chérir, de la mienne sœur,
S'épanouissant, loin du vice immonde
Et de ses forçats : rose de douceur
En parfums féconde
Fraîche de candeur !

Dans *Secret connu*, je cueille les vers suivants :

Tu ne veux plus me dire, enfant, comme tu m'aimes,
Et pourtant je le sens, je le lis en tes yeux,
En ta calinerie, en tes dénis eux-mêmes,
En tes rires de nymphe, en tes accents mielleux.

Tu me caches en vain ta vieille idolâtrie,
En me parlant d'amour pour un rival heureux,
Ton âme pour lutter est trop faible et meurtrie,
Et ton sang, pour mentir, trop vif et généreux.

A une jeune fille, qui écrivait un article sur
l'inconstance de l'homme, il répond par ces
vers, aux mâles accents :

Fille d'Eve, en effet, l'homme serait infâme
Si les torts que tu dis étaient vraiment les siens
Mais, écoute : son cœur qui l'a blasé ? — La femme ;
En nos siècles encor tout comme aux temps anciens.

L'homme pur sait aimer avec autant d'ivresse
Que la vierge naïve et le candide enfant ;
Elles savaient cela, ces Phrynés sans tendresse
Qui gatèrent, jadis, son cœur par trop aimant

Comme Adam fut fidèle à son Eve chérie,
Chaque homme d'une seule aurait fait son bonheur.
Mais la femme abusa de son idolâtrie,
Elle devint coquette et fit l'homme trompeur.

Et toujours, depuis lors, dans l'histoire du monde,
Pour la femme volage est né l'homme inconstant :
Et la coquetterie, en marâtre féconde,
Laisse dix cœurs blessés pour un seul cœur content.

VI

C'est un joli début que ce livre. Denault
est un méritant jeune. Hélas ! ce sera peut-être
son premier et dernier volume de poésie,
car il a délaissé la lyre pour l'âpre lutte du
journalisme ultramontain. A ceux qui le
blâment, il réplique avec Fuster :

Et, tout autour, dans ces immenses plaines.
Suivant son rêve ou ruminant ses haines,
L'humanité brise ou cherche des dieux,
Pleure, frémit, se débat sous les chaînes
—L'art est divin, mais la lutte vaut mieux.

Que de maisons, sans joie et sans sourire,
Avec la faim pour hôtesse au foyer !
Combien d'esprits que le doute déchire !
Et la patrie est là, qui va plier
Sans même avoir la force de crier.
Oh ! la terreur dont les âmes sont pleines !
Savons-nous bien, Destin, où tu nous mènes !
Il nous faudrait, pour attendrir les cieux,
Des bras virils et des âmes hautaines.
—L'art est divin, mais la lutte vaut mieux.

Comme le poète Verlaine, il a déjà changé
plusieurs fois de " direction à la poursuite de
divers bonheurs : le rêve de la gloire, le rêve
de l'amour et le rêve chrétien." Son rêve
chrétien c'est l'apostolat par le journal. Il
voudrait évangéliser le peuple, le préserver
des mauvais contacts, le maintenir dans la foi
qui transporte les montagnes.

Pourquoi s'est-il lancé dans cette voie sans
consulter ses amis ; pourquoi y reste-t-il mal-
gré eux ?

Il s'imagine faire son devoir, il est croyant,
il est sincère, aucun raisonnement ne peut le
détourner. Le temps seul aura raison de lui.

B. Z. Masciatto

EXILÉ PAR LETTRE DE CACHET

(Suite)

—Ensuite, j'ai entendu parler d'un bal ous-
que, m'sieu le baron avait été.. que là, il avait
vu une demoiselle... de c'qu'il y avait d'plus
gentil, qu'il disait... qu'il en était dev'nu amou-
raché...

—Son nom, demanda le chevalier : as-tu pu
entendre son nom ?

—J'cré ben !... Elle s'appelle Mlle Gisèle de
la Tremblaye... même qu'il doit la r'voir chez
son oncle à elle... chez m'sieu de Rochebrune...
à une partie de chasse qui se prépare pour
bientôt.

—A laquelle je suis invité, dit Louis, se
tournant vers la baronne.

—Iras-tu ?

—Non.

—Comment !... mais pourquoi ?

—Je vous le dirai tout à l'heure, mère chérie.
S'adressant de nouveau à Grignon :

—Est-ce tout ?

—Non. M'sieu le baron a dit aussi au curé
qu'il avait envie de prendre du service dans
l'armée du roi, et l'prêtre l'a approuvé... C'est
tout... ensuite, ils sont entrés au presbytère...
et j'suis accouru icitte...

—Tu as bien fait Jean, et je suis content
de toi. Maintenant, va te rafraîchir à l'office.
Et le chevalier lui donna une pièce blanche.

Quand Jean fut sorti, Louis s'adressa à sa
mère, la priant de lui préparer quelques lettres
d'introduction pour les personnes les plus
puissantes qu'elle connaissait à la cour.

—Je n'irai pas au parti de chasse de M. de
Rochebrune, ajouta-t-il, baissant la voix, mais
à Paris, où je veux obtenir une lettre de cachet
pour faire emprisonner ou exiler Jacques...

—Oui, mais sa lieutenante-générale ?

—Vous ferez venir, demain, notre notaire,
maître Frippard, avec le document préparé
depuis quelque temps, et je suis certain que
Jacques signera, d'après ce qu'à rapporté Jean.
Je partirai demain, aussitôt l'acte signé.

—Alors, je vais préparer les lettres que tu
désires. Espérons que nos démarches seront
couronnées de succès, et que je te verrai avant
longtemps maître de ce beau domaine.

En ce moment, les sabots du cheval, monté
par le baron, résonnèrent sur le pavé de la
cour et s'arrêtèrent devant le grand perron
d'honneur.

Louis descendit à la rencontre du baron, un
sourire doux aux lèvres.

V

Au repas du soir, Jacques parla de ses pro-
jets et annonça à sa belle-mère qu'il avait
réfléchi à la proposition faite de vendre son
office, jusque-là héréditaire dans la famille, et

acceptait, si elle pouvait la lui obtenir, comme
elle le lui avait fait espérer, une lieutenante
dans l'infanterie, mais il ne souffla mot de son
amour pour Gisèle.

—Je désirerais, ajouta-t-il, que ces affaires
soient arrangées aussitôt que possible.

—Je manderai maître Frippard de venir
demain et d'apporter un acte de vente, lais-
sant en blanc le nom de l'acquéreur et du prix
à payer, dit Mme la baronne.

—C'est bien. Qu'il en obtienne autant qu'il
pourra.

—N'en n'ayez trouble, mon cher, répondit-
elle, je vais m'occuper sérieusement de cette
chose et, quand nous aurons trouvé une somme
satisfaisante, je communiquerai avec vous sans
tarder.

—Merci. De mon côté, je vais écrire aussi
ce soir pour annoncer mon abandon de la lieu-
tenance générale des eaux et forêts du duché.
Le souper se termina sur ces paroles.

Le lendemain, le notaire, apporta un docu-
ment préparé d'après la volonté de Mme D'Or-
ceval, en vue de cette éventualité, et que
Jacques signa.

Quelques heures plus tard, Louis partait
pour Paris, muni des lettres qu'il avait de-
mandées à sa mère, afin d'accomplir les noirs
projets qu'il avait machinés pour se débarras-
ser de son frère.

Le jour suivant, lorsque Jacques, le cœur en
liesse à l'idée de se retrouver près de Gisèle,
se rendait au rendez-vous de chasse de M. de
Rochebrune, il était loin de prévoir le sort que
lui voulaient faire la baronne et son fils.

Tous deux, Jacques et Louis, eurent un plein
succès dans leurs démarches respectives, et ce
fut avec l'air du plus heureux mortel que le
premier revint à son castel, la partie de chasse
terminée.

A sa physionomie rayonnante, sa belle-mère
devina tout de suite le bonheur du baron.

Elle pensa alors à Louis encore absent, et se
prit à souhaiter ardemment son retour, car
elle avait hâte de savoir si ses démarches
avaient été fructueuses.

Enfin, le soir, à une heure avancée le cheva-
lier revint, sans bruit, de son voyage secret,
et, comme il vit briller une lumière à la fe-
nêtre de la chambre de sa mère, il se rendit
auprès d'elle.

—Eh bien ? dit-elle, as-tu réussi ? mais ses
inquiétudes s'envolèrent tout de suite en voy-
ant la physionomie souriante de son fils.

—Succès complet, répondit-il. J'ai obtenu
une lettre de cachet, et j'ai en bas, dans la
grande salle, une dizaine de soldats de Sa Ma-
jesté Très-Chrétienne, commandés par un
lieutenant, chargé de conduire le baron à Châ-
teau-Thierry.

—Viens, que je t'embrasse, mon cher Louis ;
tu as bien manœuvré, et tu mérites de jouir
du fruit de ton travail. D'Oreceval est à toi !

—Il faut que je retourne vers l'escorte, afin
de leur indiquer la chambre de Jacques
De la fenêtre de votre chambre, dit-il à sa
mère, vous pourrez voir dans la cour le départ
de la petite troupe, avec son prisonnier. Je
reviendrai après tout vous raconter...

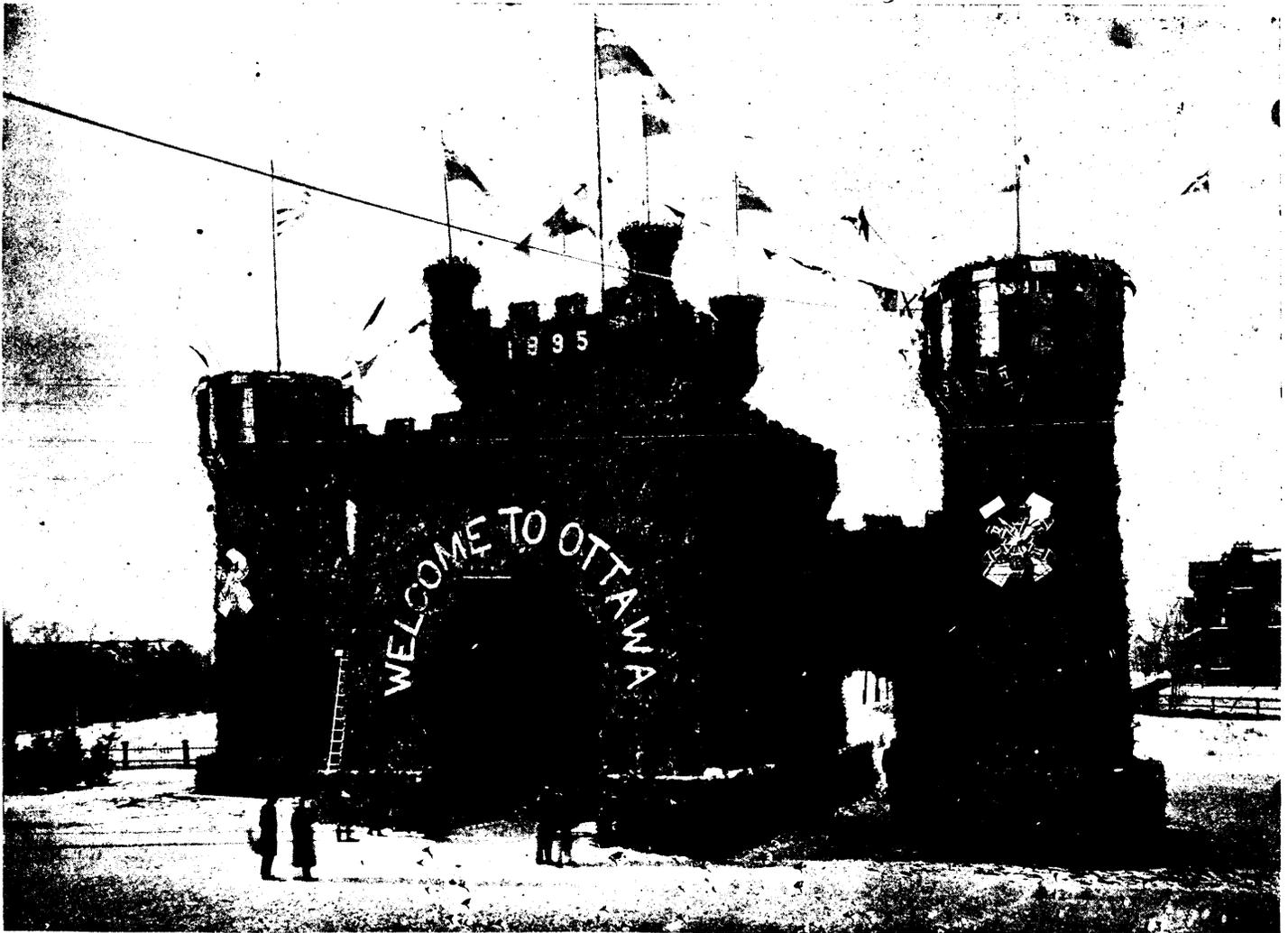
Jacques dormait depuis une heure et faisait
les plus beaux rêves, quand soudain un grand
bruit à sa porte le réveilla.

Il se dressa sur son séant.

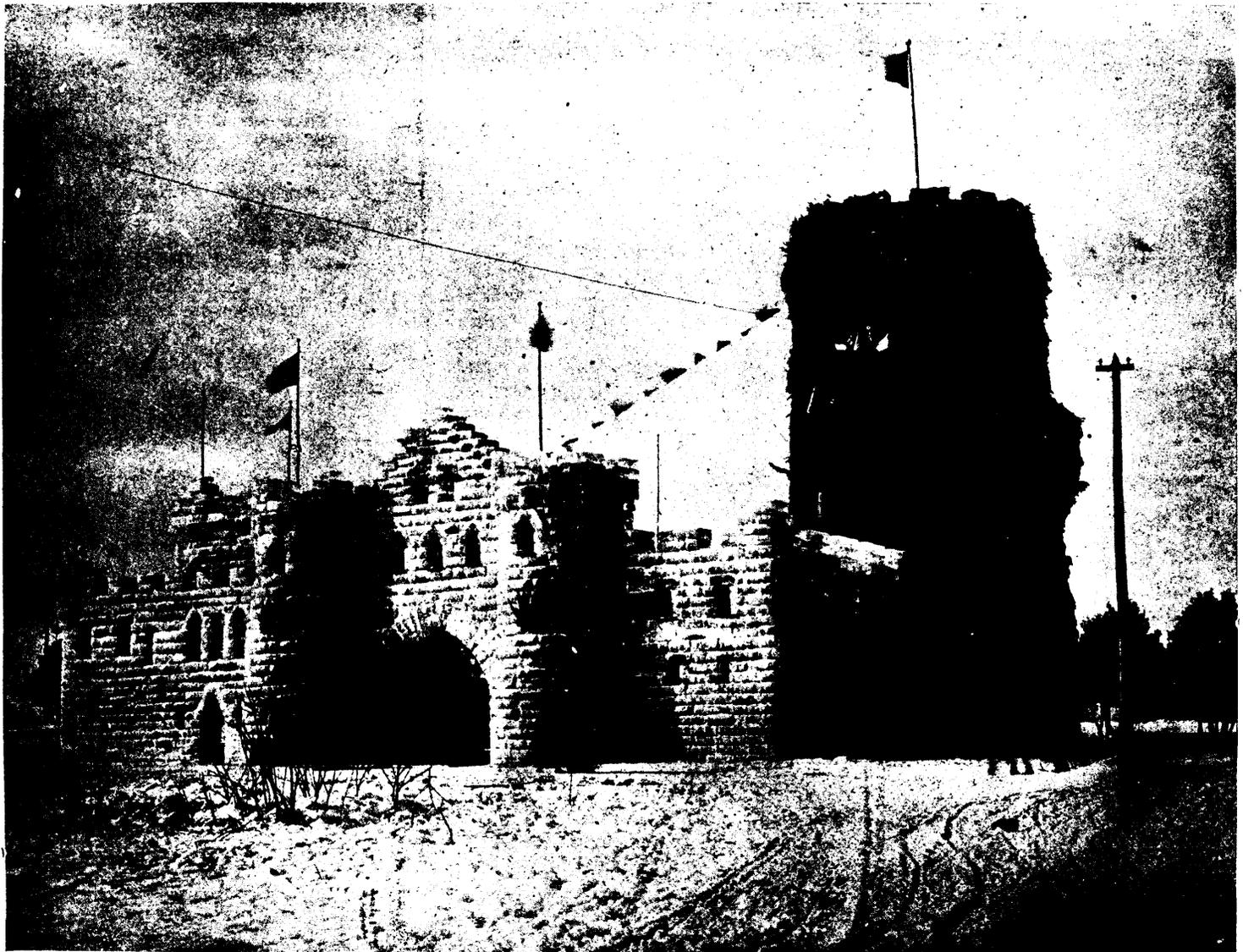
Le bruit se répéta ; quelqu'un heurtait fort
à sa porte, et l'ébranlait presque.

Régis Roy

A suivre



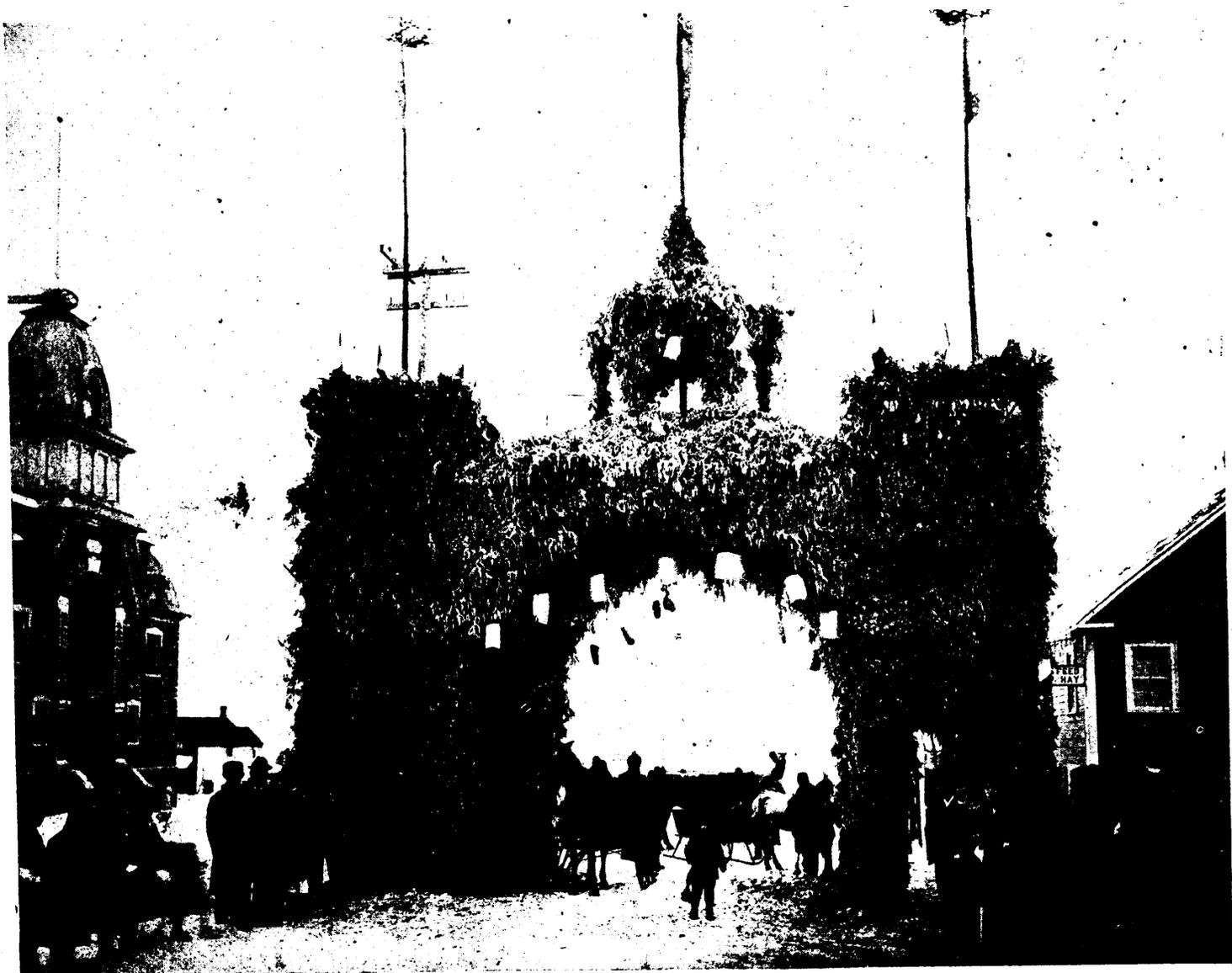
ARC DE TRIOMPHE MACKENZIE



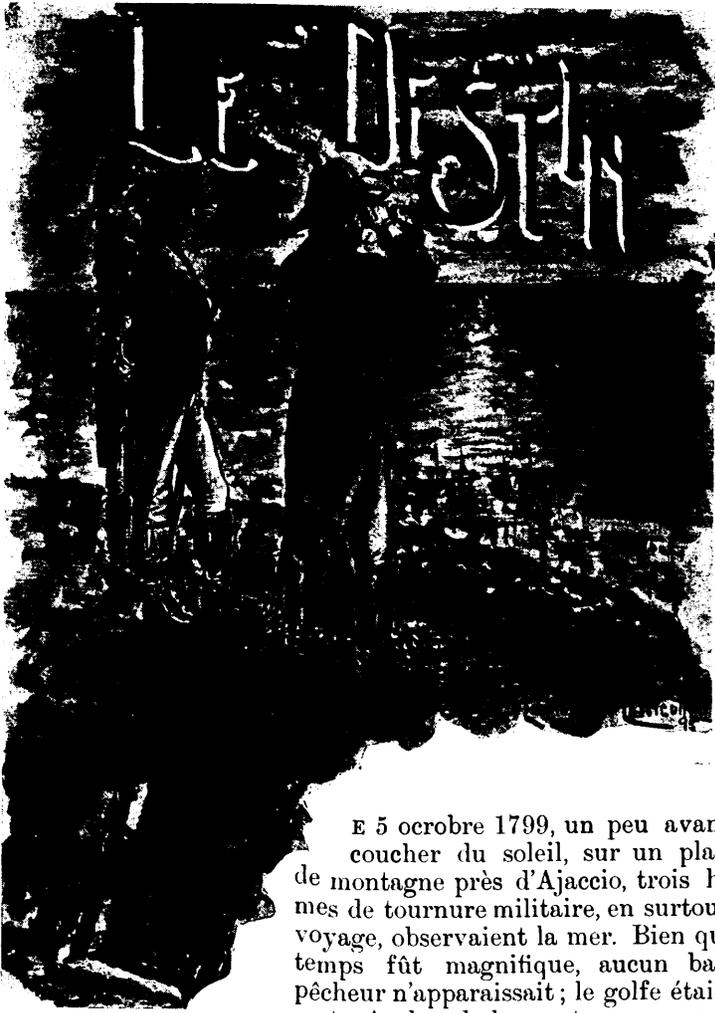
LES FETES DU CARNAVAL A OTTAWA —PALAIS DE GLACE (COTÉ SUD)



ARC DE LA RUE LYON



LES FETES DU CARNAVAL A OTTAWA.—ARC DE VERDURE A HULL



Le 5 octobre 1799, un peu avant le coucher du soleil, sur un plateau de montagne près d'Ajaccio, trois hommes de tournure militaire, en surtout de voyage, observaient la mer. Bien que le temps fût magnifique, aucun bateau pêcheur n'apparaissait ; le golfe était désert. Au bas de la montagne on aperce-

vait les toits bruns de la petite ville, le cadre blanc du port et quatre bâtiments à l'ancre, quatre navires de guerre battant pavillon français.

C'était l'escadre partie le 23 août d'Alexandrie pour ramener en France le général Bonaparte.

Les trois observateurs étaient Bonaparte, son chef d'état-major Berthier et l'amiral Gantheaume.

— Il n'y a plus de doute possible, conclut l'amiral, la lunette toujours braquée sur l'horizon : c'est un aviso anglais et, plus loin, voici encore deux voiles.

— Les Anglais seraient-ils avertis ? suggéra Berthier.

— Non, fit observer Bonaparte ; ces navires défilent au large sans s'inquiéter de la Corse.

— En effet, reprit Gantheaume, leur marche est N.-N.-O. Ils vont lentement, le vent étant presque nul... Général, nous voilà forcés de retarder notre départ de vingt-quatre heures.

— Non pas ; ce retard est impossible, nous partirons cette nuit, dit impérativement Bonaparte.

— Général, pardonnez-moi d'insister ; mais si, comme tout porte à le croire, la flotte anglaise est là, il nous faudra traverser sa ligne ; et il est bien difficile que nous ne soyons pas aperçus... Par une nuit claire, nous avons toutes les chances contre nous.

— Amiral, en Orient on devient fataliste, répondit Bonaparte ; or, je crois avoir pour moi le Destin.

En ce moment apparut un marin qui avait escorté les trois chefs. Il annonçait une singulière découverte. L'escouade avait trouvé, sur le sommet de la montagne, un amas de broussailles, évidemment destiné à former un bûcher ; c'était, selon toute probabilité, un signal préparé pour la nuit.

Comme le marin achevait son rapport, on entendit des coups de feu. Quelques instants après, plusieurs matelots amenaient un homme, aux vêtements déchirés, au visage meurtri, qui se débattait furieux sous leur étreinte.

Deux individus avaient été aperçus armés de fusil, embusqués non loin du sentier, derrière une roche. Aux premières interpellations, ils s'étaient enfuis. Traqués, ils avaient tiré. On s'était emparé de l'un d'eux. L'autre était encore poursuivi.

Le prisonnier était un petit homme trapu, d'une trentaine d'années, vêtu d'un casque brun à capuchon. Son visage, au teint bistré, enfoui à demi dans une barbe broussailleuse, avait une expression sauvage et hautaine. Son œil dur ne se baissa pas sous le regard perçant de Bonaparte.

Gantheaume interrogea :

— Que faisiez-vous, cachés avec des fusils près du chemin ?

— Nous étions à l'affût du sanglier.

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu aux interpellations ? Pourquoi avez-vous fui ? Pourquoi avez-vous tiré sur des marins français ?

— Nous sommes des montagnards, nous ne connaissons pas les uniformes. Nous avons cru être attaqués, nous nous sommes défendus.

— Vous êtes des espions, prononça nettement Bonaparte. Vous vous occupiez à préparer un signal d'appel pour les croiseurs anglais. En nous voyant, une autre idée vous est venue, une idée meilleure, celle d'assassiner le général Bonaparte, et vous êtes allés vous embusquer pour tirer sur moi au passage. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Il me semble que je te connais. Quel est ton nom ?

Un nouveau coup de feu retentit. Des voix crièrent :

— Il est mort !

Un désespoir bouleversa le visage du prisonnier. Le bord de ses paupières devint rouge.

— Tu es un Valturio, continua Bonaparte, un des ennemis acharnés de ma famille. Oui, je t'ai vu de près autrefois, tu es Giovanni Valturio.

— Giovanni, répondit l'homme d'une voix sourde, Giovanni était le nom de celui que tes sbires viennent d'assassiner ; je suis son frère Giuseppe, le dernier des Valturio.

— Tu me hais bien, n'est-ce pas ? reprit Bonaparte.

— J'aurais trois âmes, que je les vendrais avec joie au démon pour un seul coup de fusil à tirer sur toi.

Le général le considéra quelques instants en silence.

— Es-tu bon tireur ?

— A cent toises, j'abats un aigle. Fais de moi ce que j'ai voulu faire de toi.

Bonaparte dit à l'un des matelots qui gardaient le prisonnier :

— Conduisez-le à ce buisson de lentisques en face de nous, et comptez vos pas en marchant.

Le matelot alla se placer avec le prisonnier devant le buisson. Il avait compté soixante pas.

— Rendez-lui son fusil ! ordonna Bonaparte.

Le matelot, stupéfait, hésita. Subjugué, il obéit.

— Vise bien ! dit Bonaparte au bandit.

Sans perdre une seconde à s'étonner, Giuseppe l'avait mis en joue.

Cette scène fut si rapide, elle était si extraordinaire que les deux compagnons du général ne purent intervenir, même par un cri ; ils restèrent comme paralysés jusqu'après la détonation.

Adossé au tronc d'un chêne, les mains derrière le dos, Bonaparte n'avait pas bougé. Quelques morceaux d'écorce étaient tombés sur ses vêtements. Il se retourna. La balle s'était logée dans le tronc à quelques lignes de son épaule gauche.

Giuseppe, pleurant de rage, avait jeté son fusil dans la broussaille.

— Laissez aller cet homme ! dit Bonaparte.

Avant de disparaître, le Corse lui cria :

— Tu règneras, mais je ne serai pas ton sujet !

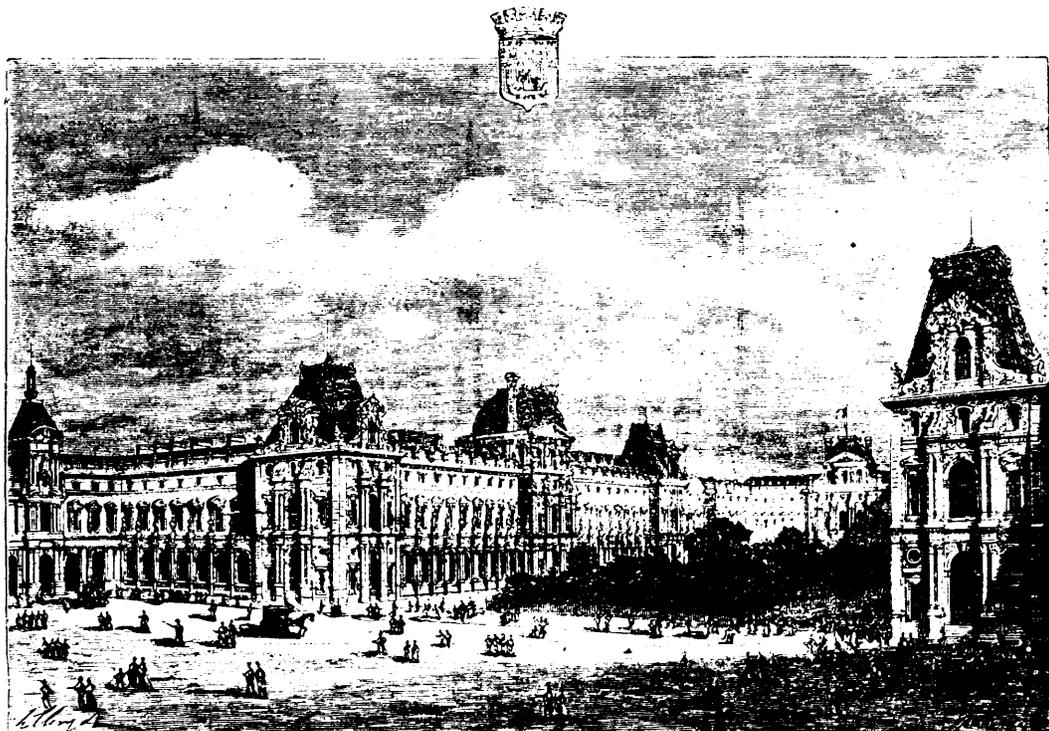
La nuit même, l'escadre française quittait Ajaccio. Le 9 octobre, elle abordait à Fréjus. Un mois après, Bonaparte faisait le 18 brumaire.

Giuseppe Valturio s'expatria, passa en Tunisie, où il se fit musulman. Son petit-fils, de qui l'on tient le récit de ce singulier épisode, vivait à Tabarca au début de l'occupation.

ARTHUR ARC.



" VISE BIEN ! " DIT BONAPARTE AU BANDIT



PARIS : LE LOUVRE

LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS AUX TRAVAUX MODERNES

Mais m'objecterez-vous encore, nous profitons des découvertes anciennes. J'admets encore, si vous le voulez, que les anciens ont connu plusieurs des phénomènes naturels dont nous avons fait notre profit aujourd'hui, tels que la vapeur et l'électricité ; mais ceci admis, pensez-vous que Hiéron d'Alexandrie par exemple eut besoin de beaucoup d'efforts et de travail pour se rendre compte de l'existence de la vapeur ? Et après tout, comment a-t-il profité de sa découverte ? Qu'en a-t-il fait de cette force prodigieuse que le hasard lui avait mise entre les mains, sans qu'il s'en rendit compte ? Oseriez-vous comparer sa découverte avec celle du moderne Papin ? Et lequel a le mieux mérité de l'humanité, de celui qui a, le premier, aperçu la vapeur, ou de celui qui en fit le géant de notre époque ? Croyez-moi, entre constater un phénomène naturel tel que la vapeur et l'électricité, et tirer de ce phénomène d'admirables machines comme, seule, en a créé l'époque moderne, il y a un abîme. Le hasard a révélé l'électricité : la science et le calcul ont pu seuls enfanter le phonographe.

Quoiqu'on en dise, en effet, ce n'est pas l'idée qui fait le grand homme, c'est l'étude de cette idée, c'est le travail opiniâtre, l'observation soutenue, la persévérance invincible, qui, malgré tout, l'a fait éclore, et qui a changé en une admirable réalité l'idée du grand homme. Christophe Colomb n'aurait jamais été célèbre s'il n'avait eu que l'idée du nouveau monde, le laissant découvrir par un autre, quelques milliers d'années après lui. Mais les études savantes et profondes qui firent naître cette idée dans son puissant cerveau, mais le courage avec lequel il la fit prévaloir, malgré d'effroyables difficultés, l'indomptable énergie surtout avec laquelle il mit cette idée en pratique, pour lui faire engendrer tout un monde, voilà sa gloire, voilà son titre à l'éternelle reconnaissance des hommes.

On peut donc croire que la science était encore dans l'enfance, à cette époque qu'on est convenu d'appeler l'antiquité et que les principales découvertes de ces temps éloignés furent dues pour la plupart au hasard, tandis que de

nos jours elles sont le fruit d'études persévérantes.

Remarquez bien que je ne blâme pas l'antiquité de n'avoir pas été instruite au point de vue scientifique comme l'époque moderne, puisque l'âge même de l'humanité le lui interdisait ; mais je me plais à reconnaître notre supériorité sur elle, en tout ce qui regarde la science.

Je ne voudrais pas non plus laisser croire que je ne reconnais pas les génies extraordinaires des Archimède et des Euclide, mais je ne puis m'empêcher de penser à Newton, à Pascal et à tant d'autres, de me rappeler que ce dernier, encore enfant, découvrit de nouveau les principes de géométrie qui firent la gloire d'Euclide et eut découvert le reste, sans aucun doute, si celui-ci ne l'eut fait avant lui.

Soyons donc fiers de notre époque, soyons fiers surtout de notre siècle qui a vu se créer tant de merveilles, qu'il semble avoir voulu d'un bond regagner tout ce que les autres avaient perdu dans leurs tâtonnements sur le chemin de la science. Saluons ce progrès intellectuel, qui a fait place, grâce au christianisme à la force brutale et matérielle des peuples anciens. Car, jusqu'ici, je ne vous ai parlé que de la manifestation de ce progrès dans la construction, mais c'est en tout et partout qu'éclate de nos jours la force intellectuelle : l'homme s'est montré digne de ce don magnifique qu'il a reçu de la Divinité, et c'est en développant cette force intellectuelle qu'il a couvert le monde de ses prodigieux travaux.

Comme un roi superbe, il parcourt la terre sur ses chars enflammés, précédé comme autrefois Moïse, le jour, par une colonne de fumée, la nuit, par une colonne de feu ; sa pensée ardente envahit l'univers, et portée sur les ailes de la foudre, elle en a et la vitesse et la puissance ; il s'élance comme un aigle au plus haut des nues, comme pour mieux contempler son immense royaume, étendu sous pieds, et comme le Léviathan de l'Écriture le voilà qui, déjà, plonge au sein des mers qu'il a couvertes de ses navires ; son oreille entend les moindres bruits à des centaines de lieues, et son œil puissant plonge dans les espaces des cieux, si loin, si loin, à travers les étoiles et les mondes, que l'astronome éperdu, se détourne, épouvanté de se voir transporté à ces distances

incommensurables qu'il s'étonne d'atteindre. Et ces étoiles, il les a comptées, il les a appelées par leur nom, il a déterminé leur course, leur vitesse, leur distance, et après avoir pesé les mondes, dans sa juste balance, il se repose, en calculant le nombre infini d'êtres vivants que son microscope lui montre dans une goutte d'eau !

Non, le Christ n'était point descendu sur la terre pour enlever aux hommes la force qu'ils avaient à leur disposition, depuis le commencement du monde ; il était venu seulement pour changer cette force jusqu'alors brutale et ignorante, pour en faire la force intelligente qui devait à son tour faire naître les prodiges modernes. Il était venu, ce divin Réformateur, pour émanciper l'humanité, pour révéler l'homme à lui-même et pour lui faire sentir qu'au dessus de sa nature matérielle il a surtout une nature morale qui doit tendre sans cesse vers la perfection. Voilà pourquoi l'humanité progresse de plus en plus : depuis le commencement du monde, le génie de l'homme a marché en avant, il y marche encore et il y marchera toujours, semant sur ses pas des merveilles ; chaque jour la civilisation resserre dans un cercle de plus en plus étroit la barbarie et l'ignorance destinées fatalement à rentrer dans les ténèbres du tombeau ; chaque jour l'humanité abandonne à la machine la partie la plus pénible de ses œuvres, n'en gardant pour elle que le calcul et l'intelligence, et un temps viendra sans doute où tous les travaux les plus durs, le renversement de tous les obstacles, formés par la matière sur le chemin de l'homme seront confiés par lui à la matière elle-même. Alors, espérons le, les hommes réservant toutes leurs forces pour l'étude, et devenus enfin plus sages et plus heureux réaliseront peut-être sur la terre ce rêve de Platon, qui voyait dans les mondes célestes le séjour d'êtres de plus en plus perfectionnés, qui, suivant les degrés de l'échelle du ciel, montaient, selon lui, jusqu'au trône de la Divinité.

Mais ne nous faisons point d'illusions : sans doute, il y a encore beaucoup à faire, les premières gerbes sont à peine fauchées dans les fertiles sillons de la science, mais ne désespérons point, applaudissons aux progrès accomplis : déjà la moisson est commencée, couronnons-nous de ses premiers épis et saluons avec confiance les temps futurs qui verront nos enfants faire, comme les anciens Spartiates, le serment de surpasser leurs pères.

P. Chonier

FIN

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Ustensiles de cuisine étamés.—De très graves accidents peuvent, on le sait, résulter de la préparation des aliments dans des ustensiles en cuivre dont l'étamage s'est enlevé à la longue. Pour parer à ce danger, on conseille de mettre, de temps à autre, quelques cristaux de crème de tartre et quelques fragments d'étain fin dans l'eau dont on se sert pour nettoyer ces ustensiles. Il se produit alors un tartrate d'étain qui se décompose petit à petit et va se fixer, par absorption, sur les parties du cuivre d'où l'étamage a disparu.

Y a-t-il encore quelqu'un qui n'a pas lu l'*Ami des Salons* de Mlle Nitouche ? Si oui, qu'on s'empresse d'acheter ce petit livre, car la seconde édition va bientôt être épuisée. Pas de retard. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal. Prix : 10c.

LE DOIGT DE LA FEMME

Dieu prit sa plus molle argile
Et son plus pur kaolin
Et fit un bijou fragile,
Mystérieux et câlin.

Il fit le doigt de la femme,
Chef-d'œuvre auguste et charmant
Ce doigt fait pour toucher l'âme
Et montrer le firmament.

Il mit dans ce doigt le reste
De la lueur qu'il venait
D'employer—œuvre céleste,—
Pour l'heure où l'aurore naît.

Il y mit l'ombre du voile,
Le tremblement du berceau,
Quelque chose de l'étoile
Quelque chose de l'oiseau.

Il en orna la main d'Ève
Cette frêle et chaste main
Qui se pose comme un rêve
Sur le front du genre humain :

Cette humble main ignorante,
Guide de l'homme incertain,
Qu'on voit trembler, transparente,
Sur la lampe du Destin.

Oh ! dans ton apothéose,
Femme, ange aux regards baissés,
La beauté, c'est peu de chose,
La grâce n'est pas assez ;

Il faut aimer ! Tout soupire,
L'onde, la fleur, l'alcyon !
La grâce n'est qu'un sourire,
La beauté n'est qu'un rayon.

Dieu, qui veut qu'Ève se dresse
Sur notre rude chemin,
Fit pour l'amour la caresse,
Pour la caresse ta main.

Et, lorsque ce doigt qu'on aime
Sur l'argile fut conquis,
Il fut content, et fier même
Car c'est un travail exquis.

Ayant fait ce doigt sublime,
Il dit aux hommes : "Voilà !"
Puis s'endormit dans l'abîme...
Le Diable alors s'éveilla.

Dans l'ombe où Dieu se repose,
Il vint, noir sur l'orient,
Et tout au bout du doigt rose
Mit un ongle... en souriant !

VICTOR HUGO.

LE CARNAVAL D'OTTAWA

(Voir gravures)

Le carnaval d'Ottawa a été un succès. Ceux qui l'ont vu, en garderont certainement un plaisant souvenir, et nous reviendrons sans doute, une autre fois, si nos Outaouaisiens tentent encore pareille entreprise.

Le MONDE ILLUSTRÉ devait offrir à ses nombreux lecteurs quelques vues carnavalesques de la capitale : il le fait cette semaine avec plaisir, et espère qu'ils lui en sauront gré.

Les vues, d'un fini parfait, ont été prises par un photographe canadien, M. Wm Charron, rue Sussex, Ottawa, frère de M. B. Charron, qui a envoyé déjà au MONDE ILLUSTRÉ un grand nombre de photographies des paysages de Mattawa, etc.

La tour, portant le millésime 1895 et les mots *Welcome to Ottawa*, sise à l'entrée de l'avenue McKenzie, près du pont Dufferin, était construite pour contenir sur ses plateformes environ trois cents raquetteurs, qui, en trois occasions, y montèrent, elle présentait alors un joli coup d'œil. Mais c'est le soir qu'elle était magnifique à voir, éclairée à profusion de lumières électriques aux couleurs variées.

Nos amis de Hull ont aussi contribué au succès du carnaval, par leur présence aux différents sports du programme ; principalement le beau club de raquettes *Le National*. A

Hull, sur la rue Principale, non loin de la rivière Outaouais, ils érigèrent un arc magnifique, comme on peut le voir dans la gravure accompagnant ce texte.

Les citoyens de la Haute-Ville, à Ottawa, firent à leurs frais un arc qui fut beaucoup admiré. Les côtés étaient en glace, présentant, le soir, un effet magnifique sous la lumière électrique. Cet arc était placé entre les rues Sparks et Wellington, sur la rue Lyon.

Enfin, nous en venons à l'attraction principale, de tout carnaval hivernal : le palais de glace. Cette vaste construction de blocs transparents, était réellement splendide, surtout le soir, et un flot incessant de visiteurs passa sous ses larges portails.

Le palais de glace est construit sur la Pointe Nepeau, à quelques mètres de l'imprimerie du gouvernement.

LE LANGAGE DE LA NEIGE

Avez-vous jamais écouté ce que dit la neige, par les froides journées d'hiver, lorsqu'elle vient éparpilée en mille flocons, se poser contre les vitres, comme autant de papillons blancs aux ailes moelleuses ?

Elle est silencieuse, c'est vrai, mais son silence ne parle-t-il pas éloquemment ? Dites-moi, lorsque assis près d'un bon feu dont la flamme rouge et capricieuse dessine de bizarres figures, que, rêveurs, vous cherchez à déchiffrer tout en présentant les mains à sa douce chaleur, n'avez-vous jamais vu se détacher de vos pensées confuses, la triste image d'une mansarde sans feu, où le froid, hôte familier des pauvres logis, a ses grandes entrées par les portes mal jointes et les fenêtres sans vitres ; où de petits enfants, qu'un peu de chaleur et de pain rendraient roses et joyeux, où de petits enfants, dis-je, se tiennent pressés, près de leur mère désolée, de leur père malade, grelottant sur sa misérable couche ? Ne vous a-t-elle pas dit tout cela la neige ? Oui, et à mesure qu'elle entassait ses blancs flocons sur le pavé, une tristesse insoutenable pesait sur votre cœur, et la neige, vous invitant à suivre le froid sentier qu'elle vous traçait, vous alliez au nom de la divine charité frapper à quelques-unes de ces pauvres mansardes, dont le malheur se ressemble toujours ; puis, lorsque transis, mais joyeux de toute la joie que vous aviez donnée, vous reveniez vous asseoir à votre chaud foyer, vous vous étonniez en voyant la neige étoiler de nouveau vos vitres de ses flocons, comme pour vous appeler encore ! Que veux-tu donc, n'es-tu point satisfaite ?

"Non, non, disait-elle doucement, pas encore ! Regarde dans nos buissons, dans les branches dénudées des arbres, tu comprendras mes avertissements."

Et, ayant regardé, vous aperceviez le doux et joyeux rouge-gorge, transi, blotti sur lui-même en forme de boule, les petits pierrots, ordinairement si vifs et maintenant... hélas ! pauvrets ! les yeux fermés et les ailes pendantes... vite, ouvrons la fenêtre, entrez pauvres oiselets, venez picorer les miettes de ma table ! Vous qui, plus craintifs, restez sur le seuil, vous ne serez pas oubliés et, sur la nappe si blanche dressée par la neige, mangez, mangez aussi les miettes de ma table... Et les petits oiseaux rassasiés remercient par leur chanson, qui rappelle les beaux jours, la Providence qui les nourrit !

"Et maintenant, dit la neige qui commence à tomber plus lentement, encore un mot ; si vous avez dans vos demeures de ces douces créatures, blondes et potelées, à l'âme pure, à l'esprit naïf, au rire argentin, que l'on appelle des enfants, n'oubliez pas que je vous ramène

chaque année le jour de Noël. Donnez, donnez à l'enfance, au nom de cette enfance divine que Noël vit éclore ; pensez aux petits enfants déshérités qui, non seulement ont besoin de pain pour les nourrir, de feu et de vêtements pour les réchauffer, mais encore de jouets et de bonbons pour sourire et remercier !"

Et, après ce dernier avertissement, un dernier flocon vient tomber mollement sur le sol : la neige s'est tue.

Voici le soleil qui se lève, un fugitif soleil d'hiver... vite, allons faire une promenade.

HENRIETTE BEZANÇON.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JANVIER, qui a eu lieu samedi, le 2 courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	28,556....	\$50.00
2 ^e	No	27 847....	25 00
3 ^e	No	19,367....	15 00
4 ^e	No	8,565....	10 00
5 ^e	No	16,907....	5 00
6 ^e	No	7,587....	4 00
7 ^e	No	39 221....	3 00
8 ^e	No	17,078....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

137	5,655	12,289	15,729	22,141	30 434
417	5,737	12,336	16 263	23 494	30 537
634	6,453	12 847	16 903	23 596	31 036
795	6 593	13,117	16 596	24 345	31,543
854	7,038	13 272	16 918	24,697	32,614
1 361	7,429	13 389	17,015	25,872	33 023
1 526	7,702	14,764	17,293	26 802	33,723
2 417	8 437	14,794	18 032	27,289	34,627
2 605	8 893	14,824	18,132	27,380	35,477
3,082	9,037	14 896	18,878	27,765	35 530
3 215	9,554	15 082	19,123	28 163	36 123
3,873	10,223	15 172	20 466	28 245	37,724
4 262	10 533	15,230	21,354	28 729	38,244
4 454	10 729	15,506	22,033	29,543	39,121
5,384	11,140				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

NOUVELLES A LA MAIN

Dialogue entre pique-assiettes :

—Où dînez-vous, ce soir ?

—A table... d'autres.

* *

En police correctionnelle.

—Accusé, pourquoi avez-vous volé cinquante livres de viande au plaignant ?

—Mon président, je ne pouvais en prendre moins, je n'avais pas de couteau.

* *

Le Philosophe est en train de parler des fortunes qui se font et qui se défont.

—Oh ! ça ne sert pas toujours à grand-chose d'avoir une famille riche, déclare-t-il. Ainsi, tenez, moi, ma famille était très pauvre, tandis que j'avais à l'école un camarade très riche. Eh bien ! aujourd'hui, il est conducteur d'omnibus.

—Et vous ?

—Moi, je suis le cocher du même omnibus.

CHOSSES ET AUTRES

—Un chimiste français vient d'inventer la composition d'une poudre lumineuse pour la figure, qui rend la face d'un chacun reconnaissable par les nuits les plus noires.

—Le vent et la neige rendent la vie bien triste à Rome et toute communication impossible dans la province de Foggia. Huit personnes ont été tuées et des centaines de maisons démolies.

—M. Pierre Lorillard, New-York, a une collection de pipes évaluée à \$8,000 ; celle de S. D. Wilson vaut, dit-on, \$10,000 ; elle ne comprend que des pipes en écume de mer, dont quelques-unes sont de véritables objets d'art.

—Il n'est bruit à Berlin que d'une brochure que vient de faire paraître le pasteur M. Baxter, un théologien des plus érudits et fort écouté. L'auteur y prédit, d'une manière formelle, que la fin du monde aura lieu le 23 avril 1908. "D'ici là, nous verrons une grande guerre en 1897, l'avènement, en 1899, d'un nouveau Napoléon, comme roi des états grecs et de Syrie ; 1904, un tremblement de terre épouvantable et le 12 mars 1908, un jeudi, à 3 heures de l'après-midi (suivant l'heure de Jérusalem) et à 1 heure 33 (suivant celle de Berlin), l'ascension au ciel des 144, 000 élus qui ne doivent pas mourir." Ces prophéties ont produit outre Rhin une émotion considérable.

—Les quatre sœurs Nelson, acrobates de renom, sont au Royal, cette semaine. Les sœurs Nelson sont nées dans la République Argentine, et, chose remarquable, toute leur famille, qui se compose de 15 personnes, ont fait sensation sur les principaux théâtres aux Etats-Unis. Les sœurs Nelson font partie de la célèbre troupe de comédiens du Flynn & Sheridan, City Sport Big Show, dont les talents versatiles et originaux des différents artistes sont toujours très appréciés du public qui aime à rire et à se divertir agréablement.

JEUX ET RECREATIONS

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 561

Devinette jeu de mots : Parle, par le. Enigme.—Le mot est : Les yeux. Charade.—Le mot est : Bois-son.

ONT DEVINE :

Mlle N. Leroux, S. A. Dupuis, E. Vinet, Montréal ; Arthur DeLorme, Mlle C. Dargis, St-Henri ; Mlle P. Lemieux, Mlle Hermine Aubry, Alb. Aubert, Québec ; Horace Legendre, Louis Labrinbale, St-Joseph de la Beauce ; Eugirdor Regnaleb, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTREAL

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113



James E. Nicholson.

Presque Incroyable

Mr. Jas. E. Nicholson, Florenceville, N. B., se débat pendant sept longues années avec

UN CANCER à la LÈVRE, ET EST GUÉRI PAR LA SALSEPAREILLE d'AYER.

Mr. Nicholson dit: "J'ai consulté des docteurs qui m'ont ordonné toutes sortes de chocs, mais sans résultat; le cancer commença à

Ronger les Chairs, et à s'étendre jusqu'au menton; et j'ai souffert le martyre pendant sept longues années. A la fin, je me décidai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. Au bout d'une semaine ou deux j'ai remarqué une

Amélioration Sensible.

Encouragé par ce résultat, j'ai continué et un mois après la plaie sous le menton commença à se guérir. Trois mois plus tard, la lèvre commença à se guérir et, après avoir pris de la Salsepareille d'Ayer pendant six mois, la dernière trace du cancer avait disparu."

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne. Les Pilules d'Ayer régulent les Intestins.



L. H. GOULET

FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets faits sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BELL 6931

ACADEMIE DE COUPE

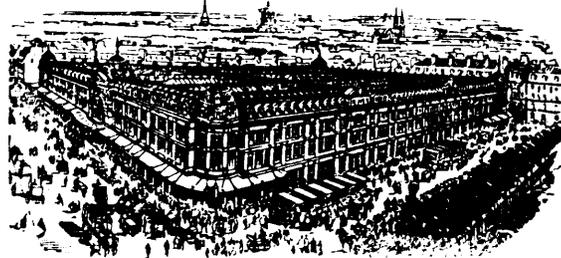
DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

AU BON MARCHÉ PARIS NOUVEAUTES Maison ARISTIDE BOUCICAUT PARIS

Magasin de Nouveautés réunissant dans tous leurs articles le choix le plus complet, le plus riche et le plus élégant



Le système de vendre Tout à petit bénéfice et Entièrement de Confiance est absolu dans les magasins du BON MARCHÉ

Le BON MARCHÉ expédie franco, ses Catalogues et des Echantillons variés de tous ses tissus, ainsi que des Albums de ses modèles d'Articles confectionnés.

La maison du BON MARCHÉ possède des assortiments considérables en : Soieries, Lainages unis et de fantaisie, Toiles, Costumes, Confections, Vêtements, Chapeaux et Chaussures pour Dames, Hommes et Enfants ; Bonnetterie, Chemises, Trousseaux, Ameublements, Tapis, Articles de voyages, Articles de Paris, Gants, Dentelles, etc., et il est reconnu qu'elle offre de très grands avantages, tant au point de vue de la qualité que du Bon Marché réel de toutes ses marchandises.

La maison du BON MARCHÉ fait des Expéditions dans toutes les parties du monde et correspond dans toutes les langues. Toutes les affaires peuvent être traitées directement par correspondance et sans intermédiaire.

Le BON MARCHÉ (Paris) n'a ni Succursale ni Représentant, et prie ses clients de se mettre en garde contre les marchands qui se servent de son titre.

Les magasins du BON MARCHÉ sont les plus grands, les mieux agencés et les mieux organisés du monde entier ; ils renferment tout ce que l'expérience a pu produire d'utile, de commode et de confortable, et sont à ce titre, une des Curiosités de Paris.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 4 février. Lundi soir et samedi, en matinée—Les Crochets du Père Martin, drame en 3 actes. Prix des matinées.

Mardi (soirée de gala)—La Traviata, opéra en 4 actes de Verdi. Mme Bouit, Violetta. Bénédicte de M. Dorel, chef d'orchestre.

Mercredi (matinée spéciale)—Faust, opéra en 5 actes de Gounod. Prix des soirées.

Mercredi soir—Pas de représentation.

Jeudi (soirée de gala), vendredi et samedi—Les Noces d'Olivette, opéra-comique en 3 actes d'Edmond Andram. Deux premières chanteuses.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications ; hebdomadaire. 32 pages. belles illustrations ; abonnement : \$6.40 par an. 9, rue François Ier, Paris France.



PANACEE

DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poux, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saint-Guinet.

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

Je suis père, madame, et j'aime mon enfant. Ah ! quand on a passé par les terribles épreuves qui ont rempli une grande partie de ma vie, on n'est accessible aux pensées d'orgueil et on abandonne facilement tous préjugés.

Lorsque sur les rochers d'une île de l'Océanie, je pensais à ma fille, était-ce autre chose que son bonheur que je voyais dans l'avenir ? Ah ! j'éprouverais une grande peine si elle formait un vœu que je ne puisse satisfaire ; ne veux-je pas qu'elle ait toujours le sourire sur les lèvres, la joie dans son cœur ?

Sauf l'honneur, madame, pour épargner une larme à mon enfant, il n'y a pas de sacrifices que je ne sois disposé à faire.

Mme Prudence se sentait singulièrement impressionnée, et elle regardait ce grand seigneur espagnol avec un mélange d'admiration et de respect.

X.—TOUT VA BIEN

—Mais, madame, reprit le marquis, vous ne m'avez pas appris comment ma fille se trouve actuellement chez vous.

—Voici, monsieur le marquis : chassée par son père adoptif, que pouvait faire la pauvre enfant ? Elle n'avait que Paul à qui elle pût se confier sans aucune appréhension. Elle vint donc à Paris trouver celui qui l'aimait et dont elle se savait tendrement et ardemment aimée.

—Je comprends, dit le marquis, ma fille ne pouvait rester avec M. Paul Lebrun ou habiter sous le même toit que lui, et c'est à vous, madame, qu'il a confié celle qu'il aime.

—C'est cela même, monsieur le marquis. Le jeune artiste m'avait fait ses confidences et je savais qu'il aimait Mlle Georgette, dont j'avais vu le portrait dans son atelier.

Je savais cela, monsieur le marquis, avant que la personne dont je vous ai parlé m'eût révélé l'espèce de confession que l'ancien soldat espagnol lui avait faite à son lit de mort.

—Savez-vous le nom de cet Espagnol ?

—Non, monsieur le marquis.

—Du reste, cela importe peu.

—Jugez de ma surprise, monsieur le marquis, quand ayant fait prendre des renseignements au sujet de la petite fille abandonnée à La Palud, j'appris qu'elle avait quitté ce village et qu'elle demeurait à Monthléry, chez son père adoptif, l'aubergiste Reboul.

—Pourquoi n'avez-vous pas dit alors à M. Paul Lebrun tout ce que vous saviez concernant la naissance et la famille de Mlle Georgette ?

—Alors, monsieur le marquis, je savais si peu de choses ! répondit sans se troubler Mme Prudence. D'ailleurs, je n'étais sûre de rien ; ne possédant aucune preuve sérieuse, que pouvais-je dire ? Je crois avoir eu d'excellentes raisons pour garder le silence. C'est seulement dans ces derniers temps, après les recherches que j'ai fait faire en Espagne, lesquelles ont été guidées par le nom de Mimosa, que j'ai acquis la certitude que la fiancée de Paul Lebrun était votre fille, monsieur le marquis.

—Ainsi, vous avez fait prendre des renseignements en Espagne ?

—Sans doute. Sans cela, comment aurais-je pu savoir ? Ce n'étaient certainement pas les paroles prononcées par l'Espagnol mourant qui pouvaient me donner une conviction,

—C'est juste. Et qu'avez-vous appris en Espagne ?

—Mais à peu près toute votre histoire, monsieur le marquis, répondit hardiment Mme Prudence.

—Ah ! fit le marquis, regardant son interlocutrice avec une sorte de stupéfaction.

La mère de Paul reprit

—J'ai appris que vous aviez épousé une Française, Mlle de Vaclair, fille d'un colonel, qui est aujourd'hui un général de division en retraite. Malheureusement, moins de trois ans après votre mariage, la jeune marquise, que vous adoriez, mourut, après vous avoir donné une petite fille.

Vous étiez, monsieur le marquis, un chef carliste renommé et vaillant. En 1868, vous prîtes les armes au nom du prétendant ; votre parti fut vaincu. Prévoyant que vous pouviez être fait prisonnier ou tué dans la lutte dernière et terrible qui allait avoir lieu sous les murs même de votre château d'Alpenas, vous avez confié votre

enfant à un de vos fidèles et dévoués serviteurs avec ordre de la porter en France et afin de la soustraire à la haine d'un nommé don Antonio de Villina, votre parent et implacable ennemi.

—C'est exact, madame.

—Où votre serviteur a-t-il porté votre fille ? A qui l'a-t-il confiée ? Je ne le sais pas et vous l'ignorez vous-même ; car votre serviteur n'est pas revenu en Espagne et l'on a tout lieu de croire qu'il a été assassiné.

—Savez-vous le nom, madame, de cet homme, qui était bien, comme vous le dites, un fidèle et dévoué serviteur ?

—Non, monsieur le marquis.

—Il se nommait Pedro Lamnès et, sans nul doute ; il a été lâchement assassiné, et son misérable assassin s'est emparé des papiers qu'il devait avoir sur lui, dans un portefeuille en cuir de Russie.

Il devint évident pour moi que l'assassin a trouvé dans le portefeuille le nom de la localité où Pedro avait laissé ma fille. Ainsi s'explique l'enlèvement de ma chère petite Thérèse. Et puis l'un des deux misérables lancés à la poursuite de Pedro Lamnès et à la recherche de ma fille par don Antonio de Villina n'a pas non plus reparu en Espagne. Pourquoi ? Je ne me l'explique pas : mais tout indique que cet homme, à la mort duquel votre ami a assisté, était Juan Cadroz un complice de don Antonio de Villina.

Ce Juan Cadroz était un bandit, mais je dois être indulgent pour sa mémoire ; d'abord il n'a pas assassiné ma fille comme son maître lui en avait donné l'ordre ; ensuite, sans lui, sans les paroles qu'il a prononcées avant de mourir et qui lui ont été sans doute arrachées par le remords, je n'aurais peut-être jamais retrouvé ma chère Thérèse.

—Je vous l'ai dit, monsieur le marquis, il y a eu intervention de la Providence.

—Comme vous, madame, je suis convaincu que la Providence, qui émane de Dieu, veille sur de nombreuses destinées.

Le marquis s'arrêta un instant et reprit :

—Je vois, madame, que la personne chargée par vous de prendre des renseignements en Espagne vous les a fournis exacts. Naturellement, vous savez que, fait prisonnier, j'ai été condamné, comme rebelle, à la détention perpétuelle et renvoyé aux îles Philippines.

—Oui, monsieur le marquis, je sais également que M. le comte de Corello, votre ami, a obtenu votre grâce. Vous êtes revenu en Espagne, vous êtes rentré en possession de vos biens, et après un assez court séjour à votre château de Valpenas, vous êtes venu en France, à Paris, pour vous donner tout entier à la recherche de votre fille.

—Oui, madame, oui. Mais elle est retrouvée, et que Dieu en soit loué !

Le marquis s'était levé. La figure épanouie, le front irradié, subitement rajeuni, il s'écria :

—Madame, conduisez-moi vers ma fille !

—Monsieur le marquis, répondit doucement Mme Prudence, permettez-moi de vous rappeler que la chère enfant ne sait rien encore ; ne pensez-vous pas que pour lui éviter une commotion trop violente je doive la prévenir tout doucement du bonheur qui l'attend ?

—Vous avez raison, madame.

—Il est donc préférable que je l'amène ici.

—Eh bien ! oui. Mais allez vite chercher ma fille.

—Il est onze heures et demie, monsieur le marquis ; avant deux heures, Mlle de Mimosa sera dans les bras de son père.

Le marquis lui prit les deux mains qu'il serra dans les siennes, et il lui dit, en l'accompagnant jusqu'à l'escalier :

—Revenez vite, madame, revenez vite !

Le marquis étant rentré dans son salon se remit à la table où il écrivait au moment où le garçon était venu lui annoncer qu'une dame demandait à parler à M. Ramon Albarès.

Ne de ait-il pas, tout de suite, instruire son beau-père et sa belle-mère de sa grande joie, de son bonheur, bonheur espéré sans doute, mais qui lui arrivait d'une façon si étrange et si inattendue.

Il avait donc pris sa plume pour écrire un billet qu'un garçon de l'hôtel porterait au général de Vaclair.

Déjà, d'une main fiévreuse, il avait jeté les premières lignes sur le papier, lorsqu'il s'arrêta et déposa la plume. Certes, ce n'était pas les mots et les phrases qu'il ne trouvait point. Pourquoi donc n'achevait-il pas ce billet, qui commençait par cette phrase : " Ma fille, notre chère enfant est retrouvée " ? Pourquoi ? Il n'aurait pas su le

dire lui-même. Peut-être avait-il le pressentiment d'une cruelle déception. Mais comme s'il eût voulu garder le plus longtemps possible son bonheur pour lui seul, il murmura :

— Non, pas encore ; quand je l'aurai vue et serrée dans mes bras.

Il se leva et se mit à marcher dans la pièce de long en large, s'arrêtant de temps à autre devant la fenêtre dont il écartait machinalement les rideaux pour jeter un regard distrait sur le jardin des Tuileries.

Il repassait dans sa mémoire tout ce que lui avait dit Mme Prudence, et à part deux ou trois points qui lui paraissaient un peu nébuleux, le reste n'était pas en désaccord avec ce que lui avaient appris le comte de Corello et Rosina Balti.

D'ailleurs, pourquoi n'aurait-il pas accepté comme vrai le récit de cette femme qu'il avait tout d'abord accueillie avec une certaine défiance,

Convaincue elle-même que Georgette était la fille du marquis de Mimosa, Mme Prudence avait parlé avec une telle assurance et un si grand accent de sincérité, qu'aucun doute ne pouvait rester dans l'esprit du marquis.

C'était donc sa fille, sa bien-aimée Thérèse qui allait bientôt paraître devant lui et pour laquelle il n'aurait pas assez de baisers.

Il jetait les yeux sur la pendule et soupirait en disant :

Comme j'ai encore longtemps à attendre, et comme elles sont toujours longues les heures d'attente !

Mme Prudence prit rue de Rivoli une voiture qui la ramena rue Lafayette.

Elle trouva la jeune fille étudiant sa leçon de piano.

— Ma chérie, lui dit-elle, après lui avoir mis deux baisers sur le front, venez, nous descendons pour déjeuner ; tout de suite après vous vous habillerez et nous sortirons.

— Où irons-nous ?

— Petite curieuse ! fit Léonie en donnant une petite tape affectueuse sur la joue de Georgette, je vous le dirai. Ah ! ajouta-t-elle, prenant un air mystérieux, vous serez bien heureuse aujourd'hui.

— Je devine, s'écria joyeusement la jeune fille, nous irons à l'atelier de Paul pour ses deux tableaux !

— Ma chère enfant, vous ne devinez pas du tout. Allons, venez ! Elles descendirent et déjeunèrent seules dans la petite salle à manger contiguë au salon.

Georgette était préoccupée et à chaque instant jetait sur la mère de Paul un regard interrogateur.

Mais Mme Prudence se taisait, se bornant à répondre, en souriant :

— Oui, tout à l'heure.

Le repas fut vite achevé et elles remontèrent dans l'appartement. Mme Prudence fit le service de femme de chambre ; elle coiffa Georgette, narrant ses magnifiques cheveux et les arrangeant sur le haut de la tête en une superbe torsade qui ressemblait à un diadème ; ensuite elle aida la jeune fille à s'habiller, s'occupant avec un soin méticuleux de tous les détails de sa toilette.

Alors elle fit asseoir Georgette sur le canapé, se plaça à côté d'elle et lui dit :

— Vous savez, ma chérie, que je me suis livrée à des recherches pour retrouver votre famille. Je vous ai appris quel avait été le résultat de mes démarches et vous ai promis que la semaine ne se passerait pas sans que vous ayez eu le bonheur de voir et d'embrasser votre père.

La physionomie de la jeune fille devint radieuse.

— Ainsi, ma mère, dit-elle d'une voix vibrante d'émotion, c'est aujourd'hui que je vais voir mon père ?

— Tout à l'heure, mon enfant, vous serez dans ses bras ; il est prévenu, il vous attend, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience.

— Oh ! mon impatience de le connaître est grande aussi.

— Cela se comprend, ma chère enfant. Ainsi que je vous en avais fait la recommandation, vous n'avez rien dit à Paul ?

— Rien ma mère.

— C'est bien. Comme me l'ont appris les premiers renseignements qui m'ont été fournis et que je vous ai fait connaître, vous êtes née en Espagne, dans un château, et vous appartenez bien à une des plus illustres familles de la Navarre espagnole. Je vous ai dit que votre mère était morte peu de temps après votre naissance.

— Hélas ! soupira Georgette.

— Maintenant, je vais vous faire savoir ce que je n'ai pas cru devoir vous apprendre l'autre jour : votre mère était une Française, et votre grand-père et votre grand-mère maternels existent encore.

— Je les verrai ?

— Aujourd'hui même, probablement, car ils demeurent à Paris. Votre père, ma chère enfant, a été éprouvé par de grands malheurs, dont le premier a été la mort de votre mère, qu'il avait épousée par amour. Exilé d'Espagne, sans nouvelles de ses amis et surtout de vous, qui occupiez toutes ses pensées, il a vécu misérablement pendant de longues années, sur une terre lointaine. Ah ! il a beaucoup souffert !

Je n'ai pas à vous dire la douloureuse histoire du marquis de Mimosa, que, d'ailleurs, je ne sais pas bien ; vous la connaîtrez plus tard, votre père vous la racontera lui-même.

Gracié, il est enfin rentré en Espagne. Mais jugez de sa douleur, de son désespoir quand, ayant demandé où était sa fille, sa chère Thérèse, personne ne put lui dire ce qu'elle était devenue.

Toute petite, — vous n'aviez pas plus de deux ans et demi, — il vous avait fait porter en France par un de ses serviteurs en qui il avait une entière confiance ; ce serviteur devait vous confier à une personne sûre qui prendrait soin de votre enfance et veillerait sur vous jusqu'au jour où l'on viendrait vous réclamer.

Tout indique que le serviteur a fait ce que son maître attendait de lui ; mais il n'est pas retourné en Espagne et l'on a tout lieu de croire qu'il a été assassiné par un misérable à la solde d'un des terribles ennemis de votre père.

Le malheureux serviteur ayant été victime de son dévouement, aucune des personnes qui s'intéressaient à vous ne put savoir où il vous avait placée.

On doit supposer que l'assassin découvrit l'endroit où vous étiez et que, obéissant aux ordres qu'il avait reçus, il vous a enlevée de là pour vous abandonner la nuit suivante dans l'étable des époux Reboul, où vous avez été trouvée le matin.

Il est de toute évidence que l'ennemi de votre père, qui était aussi le vôtre, ayant intérêt à vous mettre dans l'impossibilité absolue de retrouver un jour votre famille. On est même en droit de supposer qu'il voulait se débarrasser de vous, et que l'homme payé par lui vous aurait assassinée, s'il ne s'était pas senti pris pour vous d'une grande pitié.

— Oh ! quelle sombre histoire ! murmura Georgette.

— C'est vrai, ma chérie ; mais qu'il y en a de ces épouvantables drames dans la vie !... Enfin, tout cela c'est le passé, dont il faut détourner nos pensées afin de pouvoir nous donner tout entières aux joies du présent, aux douces espérances de l'avenir.

— Oui, ma mère, vous avez raison... Ah ! parlez-moi encore de mon père !

— Lui aussi, mon enfant, est tout à la joie du présent et aux belles promesses de l'avenir.

Gracié, comme je viens de vous le dire, il y a quatre mois à peine qu'il est revenu d'exil ; il a été remis en possession de ses châteaux, de ses domaines...

— Ses châteaux, ses domaines, répéta Georgette toute songeuse.

— Oui, ma fille, car je vous l'ai dit, le marquis de Mimosa est immensément riche.

La jeune fille poussa un gros soupir qui, sans doute, répondait à des appréhensions.

Comme si elle eût deviné ce qui se passait dans l'âme de la fiancée de son fils, Léonie s'empressa de lui dire :

— Oui, ma chérie, votre père est immensément riche ; mais il sait que vous aimez Paul, que Paul vous a aimée quand il vous croyait pauvre, sans famille.

— Il sait cela ! s'exclama Georgette.

— Oui.

— Qui donc le lui a dit ?

— Moi.

— Vous, ma mère ! Ainsi, vous l'avez vu ?

— Oui, ce matin. Et quand je lui eus dit que vous et Paul étiez fiancés, il m'a répondu que ce qu'il voulait avant tout, c'était votre bonheur... Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il donne son consentement à votre mariage.

La jeune fille ne put retenir une exclamation, qui exprimait un grand soulagement.

— Ah ! maintenant dit-elle, rien ne trouble plus la joie qui déborde de mon cœur... Oh ! mon père, mon père, comme je vais vous aimer !

Elle regardait la mère de Paul, comme pour lui dire : " N'avez-vous pas encore quelque chose à m'apprendre ? "

Et, comme Léonie attendait silencieuse, elle s'écria :

— Que va dire Paul, quand il va savoir ?

— Assurément, il sera bien surpris, et il partagera votre bonheur.

— Oh ! oui, il sera heureux autant que je suis heureuse.

— Ma chère Thérèse, car je dois vous appeler à présent par votre véritable nom, votre père est en France, à Paris, depuis deux mois, et Dieu sait toutes les recherches qu'il a faites inutilement pour vous retrouver !

— Pauvre père !

— Ses recherches, ma chérie, il ne les aurait jamais cessées... Dame, cela se comprend, vous êtes tout pour lui.

Georgette soupira et des larmes jaillirent de ses yeux.

— L'heure de partir est venue, dit Mme Prudence en se levant ; je vais envoyer chercher une voiture.

Elle enveloppa la fiancée de son fils d'un regard doux, caressant, et descendit,

La jeune fille se mit à genoux, joignit les mains et pria. N'avait-elle pas à remercier Dieu ?

Mme Prudence l'appela. La voiture, arrêtée dans la rue, attendait devant la porte du magasin.

Georgette se hâta de descendre.

—Ma chère enfant, lui dit Léonie, dans quelques instants vous serez en présence de votre père ; je n'ai aucune recommandation à vous faire, vous obéirez aux impulsions de votre cœur. Sans doute, M. le marquis vous interrogera, vous lui répondrez simplement franchement, comme votre cœur vous inspirera.

Elles montèrent dans le coupé de place, après que Mme Prudence eut dit au cocher :

—Je vous prends à l'heure ; conduisez-nous rue de Rivoli, à l'hôtel Meurice.

XI.—CRUELLE DÉCEPTION

On était venu prier le marquis de vouloir bien commander son déjeuner ; il avait répondu assez brusquement qu'il mangerait plus tard, faisant ainsi comprendre qu'il était mécontent qu'on le dérangentât. Cependant, il dit au garçon :

—La dame que j'ai reçue ce matin doit revenir accompagnée d'une jeune fille, on les fera monter immédiatement, je les attends.

Le marquis avait fumé à moitié plusieurs cigarettes, interrompu sa promenade par de courts instants de repos dans un fauteuil ou sur le canapé ; mais toujours, à mesure que le temps s'écoulait, il consultait l'aiguille de la pendule, qui lui semblait marcher avec une mortelle lenteur.

Maintenant qu'il était plus d'une heure et demie, il tressaillait à chaque instant au bruit d'une voiture.

Enfin, on frappa à sa porte

—Entrez, répondit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

—Monsieur, dit le garçon ouvrant la porte, ce sont les dames que vous attendez.

Bien qu'il sentit ses jambes fléchir, le marquis marcha vers la porte, les yeux étincelants, les bras ouverts.

Mme Prudence, ayant la joie du triomphe dans le regard, parut, tenant par la main la jeune fille toute tremblante et pâle d'émotion.

Devant elles le marquis recula et, lourdement, ses bras retombèrent à ses côtés. Ses traits s'étaient subitement décomposés et ses yeux effarés, exprimant la stupeur, restaient attachés sur le visage de la jeune fille avec une fixité étrange.

Mme Prudence, qui s'attendait à une scène pathétique, et Georgette, qui était prête à se précipiter dans les bras du marquis, étaient stupéfaites et restaient immobiles comme pétrifiées. Certes, ni l'une ni l'autre ne s'attendaient à une réception aussi singulière, aussi inexplicable.

Et le marquis, pâle, les sourcils froncés, à présent immobile aussi, ne prononçait pas un mot.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

La situation devenait extrêmement pénible ; il fallait en sortir. Mme Prudence se décida à rompre le silence. Elle s'avança vers le marquis et lui dit :

—Eh bien, oui, monsieur le marquis, c'est elle.

L'ancien carliste parut se ranimer ; il détacha son regard du visage de Georgette et l'arrêta perçant, scrutateur, sur la marchande à la toilette. Puis, secouant la tête :

—Non, madame, répondit-il d'une voix grave et avec une froideur glaciale, cette jeune fille n'est pas Thérèse-Inès de Mimosa.

Georgette laissa échapper une plainte sourde, jeta sur la mère de Paul un regard éperdu et, voilant son visage de ses mains, se mit à pleurer.

Mme Prudence était atterrée.

—Mais, monsieur le marquis, balbutia-t-elle.

—Vous n'avez pas à protester, madame, vous n'avez plus qu'à garder le silence quand j'ai dit : " Cette jeune fille n'est pas Thérèse-Inès de Mimosa."

Mme Prudence, devenue blême, secouée par un tremblement convulsif, se courba humblement sous le regard plutôt désolé que sévère du marquis.

Il s'approcha de Georgette, qui pleurait à chaudes larmes, lui prit la main, l'obligea à s'asseoir dans un fauteuil et lui dit avec douceur :

—Ne pleurez pas, mademoiselle, et rassurez-vous ; je vois en vous une innocente jeune fille, et non une coupable. Je ne sais pas si vous êtes déçue dans vos espérances, mais j'éprouve, moi, une grande déception, peut-être de toutes la plus cruelle.

Se tournant vers Mme Prudence :

—Madame, reprit-il d'un ton sec, presque dur, je ne devine pas le mobile qui vous a fait agir ; mais que dois-je penser, sinon que vous avez voulu me tromper ?

Elle eut un geste énergique de protestation.

Sans s'y arrêter, le marquis continua.

—C'est mal, c'est très mal ce que vous avez fait, madame ; c'est une mauvaise et une méchante action ; c'eût été un crime, si j'eusse été victime de votre odieuse supercherie ; mais n'est-ce donc pas un crime de vous être fait un jeu des sentiments d'un père ? Sans pitié, madame, vous m'avez broyé le cœur ! Mais quel intérêt aviez-vous donc à substituer cette jeune fille à la mienne.

—Monsieur le marquis, je croyais que Georgette était votre fille, je vous le jure !

—Allons donc ! Et cette histoire que vous m'avez racontée, et si bien inventée, que je m'y suis laissé prendre ?

—Elle m'a été aussi racontée, monsieur le marquis, et j'y ai été également prise ; si je vous ai trompé, j'ai été trompée moi-même avant vous. Ah ! le misérable, le misérable !

—Vous parlez de cet homme, votre . . .

—Non, non, il n'est pas mon ami ; c'est un misérable, un infâme ! . . . Mon Dieu, pourquoi l'ai-je cru, quand j'avais tant de raisons de me méfier de lui et de ses paroles ? Monsieur le marquis, vous me voyez confondue, humiliée, écrasée de honte !

Elle tomba à genoux, et tendant vers M. de Mimosa ses mains suppliantes, elle s'écria :

—Je vous demande grâce, monsieur le marquis, pardonnez-moi ! Ah ! si vous saviez comme je suis malheureuse !

—Relevez-vous, madame, répondit le marquis, je verrai tout à l'heure si vous êtes vraiment digne de pitié et si je dois vous pardonner.

—Monsieur le marquis, je vous en supplie, veuillez interroger Georgette ; quand elle vous aura dit comment les époux Reboul l'ont trouvée dans leur étable à moutons, vous comprendrez qu'on ait pu abuser de ma trop grande confiance.

D'un geste, M. de Mimosa lui fit comprendre qu'elle pouvait s'asseoir, et la malheureuse, dont la punition commençait, s'effaissa lourdement sur un siège.

Le marquis enveloppa Georgette de son regard, hochant douloureusement la tête et, à son tour, se laissa tomber dans un fauteuil, comme anéanti.

Il resta un instant silencieux, la main sur son front ; un long soupir s'échappa de sa poitrine, puis avec un accent de tristesse profonde, s'adressant à Georgette :

—Si vous étiez ma fille, que je ne retrouverai peut-être jamais, devant mes yeux, mon cœur qui déborde de tendresse paternelle vous aurait reconnue ; et avec quel bonheur, mon Dieu, je vous aurais ouvert mes bras ! Mais vous n'êtes pas ma fille, hélas ! cette enfant adorée que je cherche partout, que je pleure !

Un sanglot déchira sa gorge, et après un silence, il reprit :

—Ma fille, ma Thérèse, doit ressembler à sa mère, qui était Française ; comme sa mère, ma fille a les yeux bleus et les cheveux blonds. Elle était bien jeune lorsque je fus séparé d'elle ! mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire et sa chère image dans mon cœur.

Ma fille, ma pauvre fille ! suis-je donc condamné à ne te revoir jamais

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et, ne pouvant plus se contenir, il éclata en sanglots.

Mme Prudence, courbée sous le poids de sa honte, tenait, elle aussi, sa tête dans ses mains, mais si elle restait ainsi la tête baissée, frissonnante, n'osant lever les yeux, n'était-ce pas aussi pour écarter sa vue de la poignante douleur de M. de Mimosa ?

La mère de Paul avait dit à Georgette : " Tu obéiras aux impulsions de ton cœur." Eh bien, Georgette, prise de pitié pour ce père qui sanglotait, entraînée par un élan du cœur qu'elle ne put réprimer, se leva et alla s'agenouiller devant le marquis.

—Monsieur, dit-elle d'une voix douce et avec un accent qui pénétra jusqu'au fond du cœur du malheureux père et le remua dans tout son être, ne soyez pas désolé, ne perdez pas l'espoir de retrouver celle que vous pleurez ; Dieu est bon, monsieur, il vous rendra votre enfant !

Le marquis s'était redressé brusquement, et, profondément touché de l'action et des paroles de la jeune fille, il regardait avec un mélange d'étonnement et d'admiration son beau visage inondé de larmes.

—Mademoiselle Georgette, dit-il, vous êtes une bonne jeune fille, vous êtes un ange !

—Monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne serait plus Dieu s'il ne la lui rendait pas !

—Ah ! oui ! vous êtes un ange ! s'écria le marquis, il me semble que c'est bien la voix d'un ange qui me dit de ne pas perdre l'espérance.

Mme Prudence avait aussi relevé la tête et elle regardait et écoutait.

Maintenant, le marquis tenait les mains de Georgette dans les siennes.

—Monsieur le marquis, reprit la jeune fille, je n'ai jamais connu

ni ma mère, ni mon père, je suis sans famille. Je suis venue ici croyant que j'avais retrouvé mon père, que vous alliez me recevoir dans vos bras, et j'étais prête à vous donner toute la tendresse, tout l'amour filial que j'ai pieusement gardé dans mon cœur pour mes parents inconnus. Vous avez éprouvé une cruelle déception, monsieur le marquis, ah ! elle est cruelle aussi pour moi et pour Mme Prudence, que j'appelle ma mère. et qui je vous le jure, croyait fermement que j'étais votre fille ; toutes deux nous avons été trompées.

Georgette s'arrêta un instant pour respirer et reprit :

—Monsieur le marquis, ne pensez pas que j'ai été éblouie par votre titre, votre grand nom et que j'ai songé seulement un instant à votre fortune ; non, je n'ai ouvert mon cœur qu'à la joie d'avoir retrouvé mon père. . . . Si je retrouvais un jour mes parents, monsieur le marquis, Dieu sait comme je les aimerais, fussent-ils pauvres, mendiant leur pain, couverts de haillons !

—Je vous crois, mon enfant, répondit le marquis très ému, oui, je crois à la sincérité des sentiments que vous venez d'exprimer, et laissez-moi vous le dire, je regrette que vous ne soyez pas ma fille. Puisse Thérèse-Inès de Mimosa avoir un cœur comme le vôtre.

Il s'inclina et mit un baiser sur le front de Georgette. Puis il l'aïda à se relever et la conduisit au canapé sur lequel il la fit asseoir.

—A présent, mon enfant, dit-il, apprenez-moi comment vous avez été abandonnée.

Georgette fit au marquis le récit qu'il connaissait déjà et tel que sa mère adoptive, le lui avait souvent fait à elle-même.

Ainsi, elle n'oublia pas ce détail de la marque du linge qu'elle avait sur elle, enlevée à l'aide d'une paire de ciseaux ou de la lame d'un canif.

—Il est certain, fit le marquis, que cela a été fait pour déconcerter les recherches de ceux qui auraient eu plus tard intérêt à vous retrouver et aussi pour détruire un indice à l'aide duquel on aurait pu retrouver votre famille.

—C'est bien ce que mes parents adoptifs ont pensé, ainsi que M. le maire de La Palud.

—Ce maire de La Palud n'a-t-il rien fait pour découvrir le lieu de votre naissance et savoir qui était cet homme, qui vous avait apportée à La Palud pour vous y abandonner ?

—Si, monsieur le marquis, des recherches ont été faites, mais elles sont demeurées sans résultat.

—Est-ce bien en 1868, au mois de juillet, que les époux Reboul vous ont trouvée dans leur étable à moutons ?

—Oui, monsieur le marquis, c'est bien en 1868, au mois de juillet.

—Vous rappelez-vous exactement la date.

—C'était le 28 juillet, répondit Georgette sans hésiter.

—28 juillet, murmura le marquis, et c'est le 22 juillet que j'ai confié ma fille à Pedro Lamnés ; oui, tout cela est bien singulier.

Il reprit à haute voix :

—Ma chère enfant, je connais votre histoire, que Mme Prudence m'a apprise ce matin ; mais il m'est agréable de vous entendre la raconter ; il me semble que j'en éprouve un grand soulagement ; et puis j'établis un rapprochement entre votre situation et celle de ma fille.

Ces paroles du marquis auraient dû frapper Georgette et lui rappeler ce que lui avait dit Emilienne ; mais elle était encore si émue et nous pouvons même dire si troublée, qu'elle ne pensa point à la jolie dentellière. Du reste, Georgette était à cent lieues de supposer qu'Emilienne, la pauvre ouvrière en dentelles, pût être la fille du marquis de Mimosa. Il est même possible, si un doute lui était venu à ce sujet, qu'elle n'eût pas osé le manifester, dans la crainte de donner encore au marquis un faux espoir et de lui faire éprouver une nouvelle et douloureuse déception.

Sur l'invitation de M. de Mimosa, la jeune fille raconta son enfance à La Palud, puis très brièvement ce qu'elle avait souffert à l'auberge du "Faisan doré" après la mort de sa mère adoptive.

—Pauvre chère enfant ! soupira le marquis.

Il pensait à sa fille qui, elle aussi, pouvait être maltraitée, injuriée, brutalisée.

Il se leva et fit deux fois le tour du salon, marchant d'un pas saccadé, fiévreux, le regard éclairé de lueurs farouches. Mais son agitation se calma et, en se rapprochant de Georgette, sa figure reprit son expression de douceur et de bonté.

—Mademoiselle Georgette, lui demanda-t-il, avez-vous toujours l'espoir de retrouver votre famille ?

—Non, M. le marquis, répondit-elle, cet espoir je ne l'ai plus.

—C'est peut-être de la sagesse, fit-il tristement. Moi, continuait-il en s'animant, j'espère, je veux espérer toujours. . . . Vos paroles de tout à l'heure sont entrées dans mon âme, elles me réconfortent. Et je dis comme vous : " Quand un père aime sa fille comme j'aime la mienne, Dieu ne serait plus Dieu s'il ne me la rendait pas ! "

Après un bout de silence, il reprit d'un ton plein de mélancolie : —Mademoiselle Georgette, vous êtes jeune, à votre âge on a bien des espérances. . . . Pourquoi ne m'avez-vous point parlé d'un jeune artiste peintre que vous aimez et qui vous aime ?

—Monsieur le marquis. . . balbutia la jeune fille devenue rouge comme une cerise.

—Oh ! reprit vivement M. de Mimosa, je ne vous fais pas un reproche d'avoir gardé le silence sur ces choses intimes de votre cœur, je comprends et apprécie, au contraire, ce sentiment de réserve. Enfin, vous allez être bientôt la jeune et charmante épouse de M. Paul Lebrun, artiste de talent et de bel avenir. Vous voyez apparaître à vos yeux toutes les joies et le bonheur vous sourire.

—Oui, monsieur le marquis.

—Vous avez donc de puissantes raisons pour vous consoler de ne pas connaître votre famille, quand vous en retrouvez une autre dont vous serez la joie. Moi, ma chère enfant, je n'ai que ma fille, elle est tout pour moi, c'est le seul lien qui m'attache encore à la vie, la retrouver est ma dernière et unique espérance.

La voix du marquis s'était de nouveau mouillée de larmes.

Comme il eût été facile à Mme Prudence de rasséréner l'âme troublée du marquis, d'apporter un soulagement à sa grande douleur, de lui faire oublier la déception qu'il venait d'éprouver, en lui fournissant les indications qui pouvaient le mettre enfin sur les traces de sa fille !

Elle était convaincue maintenant que l'enfant enlevée à Salvignac n'était pas la petite espagnole, mais la fille de cette Mme Marguerite à qui Pedro Lamnés avait confié la petite Thérèse. Elle était convaincue également que l'auteur de l'enlèvement était Forestier lui-même.

En disant cela à M. de Mimosa, en lui parlant des papiers volés par Forestier chez le Dr. Villarceau, retrouvés par elle et depuis détruits par le feu, c'eût été réparer presque complètement le mal qu'elle avait fait et commencer sa réhabilitation.

Mais pour cela, il fallait avouer ses pensées vénales faire connaître sa cupidité, confesser hautement que dans toute cette affaire elle n'avait été qu'une misérable intrigante.

Elle n'eut pas ce courage.

Et ce fut la crainte de perdre l'affection de son fils et de se montrer à Georgette telle qu'elle était ou plutôt telle qu'elle avait été, méprisable et vile, qu'elle garda un coupable silence.

Le marquis s'était levé

Mme Prudence comprit qu'elle et Georgette devaient se retirer. Elle se dressa debout et se tint inclinée, très humble, devant M. de Mimosa.

—Madame, lui dit-il, vous avez été trompée, je le crois ; je ne veux pas chercher à savoir quel intérêt avait à mentir, à vous tromper, comme il y a réussi, cet homme dont vous m'avez parlé. Que m'importe cela ? Hélas ! j'ai de plus sérieuses et plus graves préoccupations.

En faveur de cette jeune fille que son fiancé vous a confiée et qui vous appelle sa mère, je veux oublier la douleur que vous m'avez causée en me donnant une fausse espérance, je vous pardonne, madame. Elle s'inclina encore davantage, en murmurant :

—Oh ! merci, monsieur le marquis.

M. de Mimosa prit la main de Georgette, et lui mettant un baiser sur le front :

—C'est en même temps à vous et à ma fille que je donne ce baiser, dit-il.

Mademoiselle Georgette, ajouta-t-il, je ne sais pas si je serai à Paris lors de votre mariage ; dans tous les cas, vous me ferez plaisir en m'invitant à la cérémonie religieuse ; si je suis à Paris, je me ferai un devoir d'y assister, et j'espère que vous et M. Paul Lebrun voudrez bien accepter le cadeau de noces que je serai heureux de vous offrir.

La jeune fille, toute confuse, ne put que balbutier ces mots :

—Oh ! monsieur le marquis.

Elle et Mme Prudence se retirèrent.

Elles remontèrent dans la voiture et, chacune se livrant à ses réflexions, elles gardèrent le silence pendant le trajet de la rue de Rivoli à la rue Lafayette.

Contre son habitude, Mme Prudence n'adressa aucune question à Elisabeth sur les ventes faites en son absence.

EMILE RICHEBOURG.

A suivre

NOUVEAU FEUILLETON

Lire dans le MONDE ILLUSTRÉ de la semaine prochaine,

LA MENDIANTE DE ST-SULPICE

PAR XAVIER DE MONTEPIN

Ce roman sera superbement illustré.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

**GRANDE VENTE
A PERTE SECHE**

COUPONS !

De toutes sortes à écouter à des
Prix à Perte Sèche

- Coupons d'Etoffes à Robes
- Coupons de Soies
- Coupons d'Indiennes
- Coupons d'Etoffes à Manteaux
- Coupons de Tweeds Pesants

Ne manquez de venir nous voir
et de profiter des

BONS MARCHES

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

Laprie & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU GRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TELEPHONE 7283

The ARMSTRONG
714 St James St.
GENERAL

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

LA FAMILLE
PARIS - 5, Rue de la Harpe
1888-1891 Du 12. 2 Presses

CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITES, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.
COLLABORATEURS CÉLÈBRES
ŒUVRES INÉDITES
MODES M^{me} Aline VERNON
ABONNEMENT D'ESSAI
Cinquante centimes pour Deux mois

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"
INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D. HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

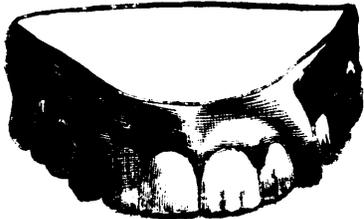
Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
N 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 17 Janvier 1895

38,703

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL.

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphinomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris. France.

EDMOND J. MASSICOTTE
PORTRAITISTE
ET DESSINATEUR
EN TOUS GENRES
5109 NOTRE-DAME
MONTREAL

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermété des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tel. Bell 6.513

"LUBY"
POUR LES CHEVEUX

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévies en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS, Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., New York, 361 BROADWAY.